24 NOVEMBRE 1951

N° 319 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

PARIS A REVU LA PRINCESSE MARGARET...

... qui avait été son hôte en 1949 et qui est venue assister au bal annuel donné au profit de l'hôpital britannique d'Hertford.

BOURGOGNE!..

TOUTE LA GAMME DES GRANDS VINS

mais....

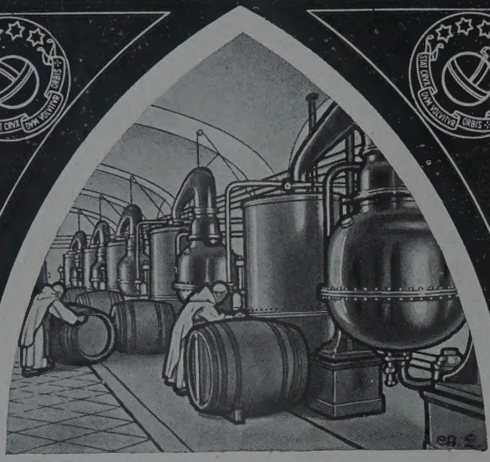
LES GRANDS VINS SONT COMME LES ENFANTS
IL NE SUFFIT PAS DE LES METTRE AU MONDE
IL FAUT ENCORE LES BIEN ÉLEVER :
C'EST LE RÔLE DU NÉGOCIANT BOURGUIGNON,
QUI SE FAIT GLOIRE DE SA LONGUE RÉUSSITE

pour d'excellents bourgognes
une tradition... une garantie..
LE NÉGOCIANT-ÉLEVEUR BOURGUIGNON

pour tous renseignements
COMITÉ PROFESSIONNEL
DU BOURGOGNE
7, PLACE CARNOT
BEAUNE (Côte d'Or)

Aux fiers châteaux d'Alsace...
Toujours bien accueilli !
BYRRH
VIOLET FRERES
THANN (Alsace)
BYRRH
A SERVIR FRAIS
St Ulrich
-FALCUCCI-

BYRRH



II - L'exil

LA GRANDE CHARTREUSE

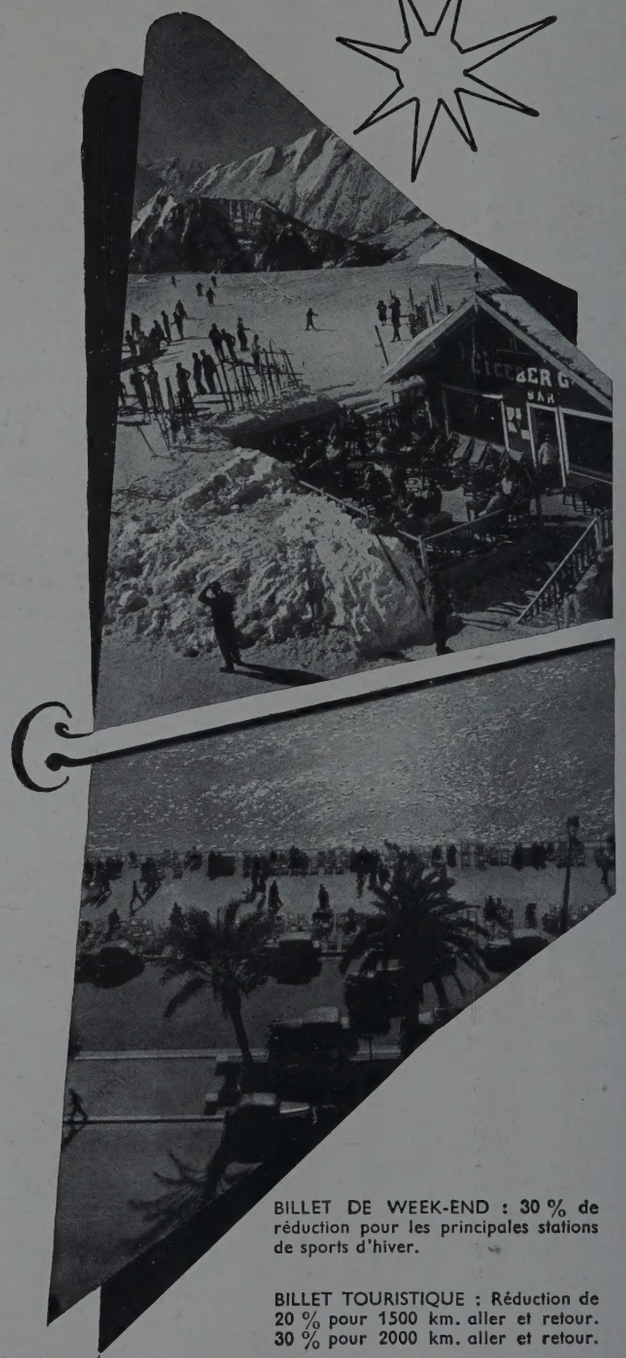
De tous temps, l'Elixir des Pères Chartreux était considéré par les populations du Dauphiné comme une véritable panacée. Vers 1860, l'essor grandissant des ventes obligea les Pères Chartreux à installer leur distillerie à Fourvoirie, près du Couvent. En 1903, ils emportèrent en Espagne leur fameux secret et leur Liqueur fut vendue en France sous le nom de "Tarragone" jusqu'en 1929. A cette date, les Pères reprirent la fabrication de la Chartreuse en France.

Actuellement, la "Chartreuse" est la seule Liqueur fabriquée par des Moines suivant un secret ancien authentique.

EN VENTE PARTOUT

AVEC LE TRAIN

vous y serez demain matin



BILLET DE WEEK-END : 30 % de réduction pour les principales stations de sports d'hiver.

BILLET TOURISTIQUE : Réduction de 20 % pour 1500 km. aller et retour. 30 % pour 2000 km. aller et retour.

Ex. : Paris-Nice A.-R. : **650 km gratuits.**

RENSEIGNEZ-VOUS SUR LES CONDITIONS A REMPLIR.

SNCF

45-51

DEUX SIÈCLES SEPT GÉNÉRATIONS

DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)

JEAN-BAPTISTE (1750-1829) — MARC-JEAN-BAPTISTE (1752-1832)

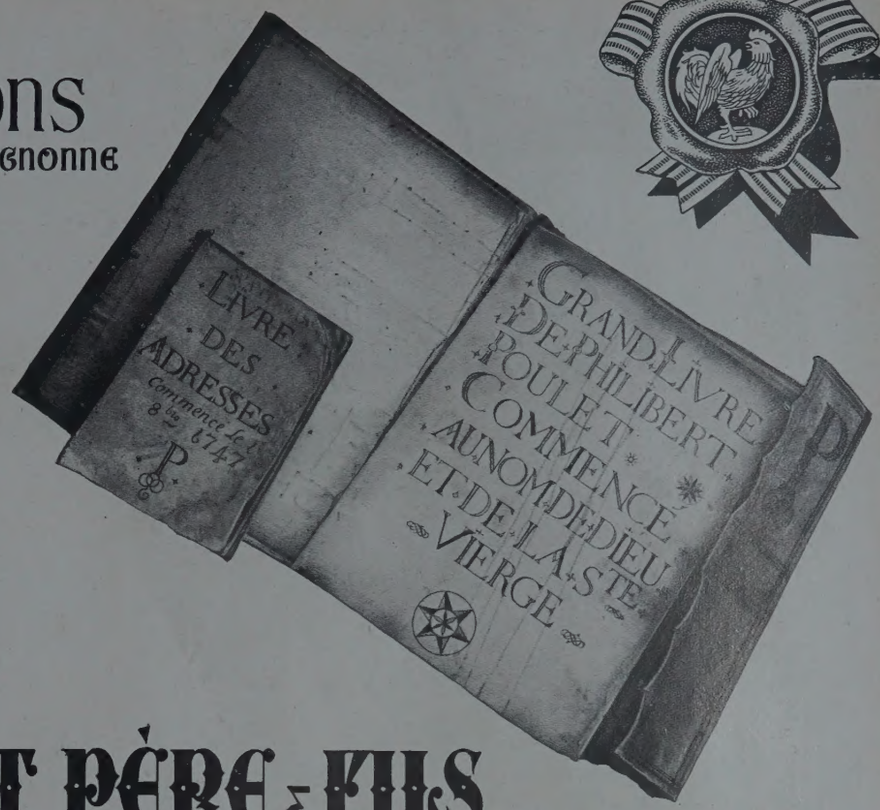
PHILIBERT (1776-1821) — JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)

JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)

PIERRE GERMAIN (1845-1936)

PAUL-JACQUES (né en 1875)

JACQUES-PIERRE (né en 1908) — JANE GALLET — GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)

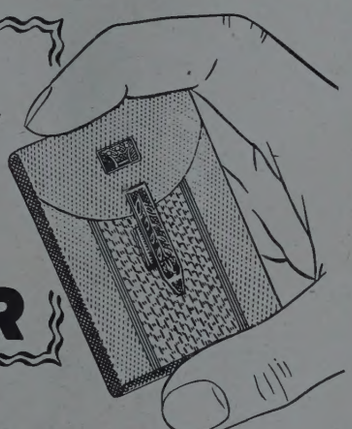


POULET PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)

MAISON FONDÉE EN 1747

CHAQUE SOURD DOIT ESSAYER



★ *Le plus petit appareil "tout en un" que vous ayez jamais vu.*

...ce nouveau, plus petit que jamais, Bonochord, - minuscule "aide-ouïe" tout en un à lampes électroniques naines, - appareil ultra-moderne dû à la technique anglaise de grande précision, - certainement le plus perfectionné existant à ce jour. Vous vous devez de découvrir dès maintenant tout ce que peut pour vous cet extraordinaire chef-d'œuvre qui permet enfin aux sourds d'entendre à coup sûr dans 9 cas sur 10.

DES MILLIERS DE SOURDS ÉCRIVENT A BONOCHORD POUR DIRE LEUR RECONNAISSANCE

Lisez ci-contre ces extraits de lettres dont vous pourrez consulter les originaux à nos bureaux ainsi que ceux des innombrables témoignages enthousiastes que nous recevons chaque jour

LA JOIE DE VIVRE
Avant, j'étais une emmurée ne pouvant plus suivre aucune conversation. Aujourd'hui, grâce à mon cher petit Bonochord, j'ai repris toute mon assurance et retrouvé la joie de vivre
Mme HENRY

UNE GRANDE SIMPLICITÉ
L'entretien et l'emploi de votre appareil sont d'une grande simplicité. Je peux à présent suivre normalement une conversation, une conférence, ou assister à un spectacle, cinéma ou autre.
Mme S.

ESSAI GRATUIT *8 jours chez vous.*

Pour que vous puissiez vous faire une opinion personnelle de la supériorité de Bonochord, nous vous offrons gratuitement l'essai d'un "aide-ouïe" pendant 8 jours, chez vous. Il vous suffit de poster maintenant le coupon ci-contre.... ou mieux encore si cela vous est possible, venez à nos salons d'essais (tous les jours y compris Samedi et Lundi).

BONOCHORD *"AIDE-OUIE"*
12, Rue LINCOLN PARIS-8e

BONOCHORD (Essai N°14)
12, Rue Lincoln - Paris VIIIe

Monsieur l'Acousticien,

Veuillez m'envoyer sans engagement tous détails sur vos appareils et sur l'essai gratuit que vous offrez.

NOM _____

ADRESSE _____

Nous ne lâchons jamais!

Notre vigilance n'est jamais en défaut, lorsqu'il s'agit de maintenir la qualité du "Black & White". C'est pourquoi le "Black & White" ne varie jamais. C'est un whisky de tout premier plan, un whisky sans égal.

Distillé et mis en Bouteilles en Ecosse

'BLACK & WHITE'

WHISKY D'ECOSSE

By Appointment to H. M. King George VI

Scotch Whisky Distillers James Buchanan & Co. Ltd.

JAMES BUCHANAN & CO, LTD., GLASGOW, ECOSSE

CHANEL

7me ANNÉE — NUMÉRO 319 24 NOVEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

VICTOIRES FRANCO-VIETNAMIENNES AU TONKIN

Les forces franco-vietnamiennes viennent de remporter d'importants succès, à l'ouest du delta tonkinois, en lançant deux offensives éclair qui ont abouti successivement à la prise de Cho-Ben, puis de Hoa-Binh. Franchissant les affluents du fleuve Day sur des « ponts à singe », à gué (en haut, à gauche), ou encore grâce à des ponts de bateaux lancés en un temps record par le génie d'assaut (ci-dessus), fantassins et parachutistes progressèrent rapidement. L'ennemi, surpris, n'opposa qu'une résistance sporadique, vite annihilée par le tir de nos mortiers (photographie du centre) et de nos chars. Et à l'issue de ces opérations nos troupes rentraient dans Hoa-Binh, un an après l'avoir évacué, marquant ainsi d'éclatante façon le retournement de situation réussi par le général de Lattre de Tassigny et rendant très difficiles les communications entre les forces vietminh d'Annam et celles qui opèrent dans le haut Tonkin.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

PARIS. Visiblement satisfaits, MM. J.-M. Louvel et J. Laniel quittent la voiture du métro sur pneus qui vient de leur être présentée et dont sera équipé, bientôt peut-être, le réseau souterrain de la R. A. T. P.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

BUENOS-AIRES. Les élections en Argentine ont renforcé la position du général Perón au parlement. Encore que l'opposition radicale ait groupé près de 2.500.000 voix contre 4.500.000 voix « péronistes », le parti du dictateur détiendra environ 135 sièges sur 149 à la Chambre et la totalité des sièges sénatoriaux.

TOKIO. L'agitation provoquée par les lois restreignant le droit de grève a mis aux prises la police avec les manifestants, syndicalistes et étudiants. Pour la première fois l'empereur a été publiquement conspué.

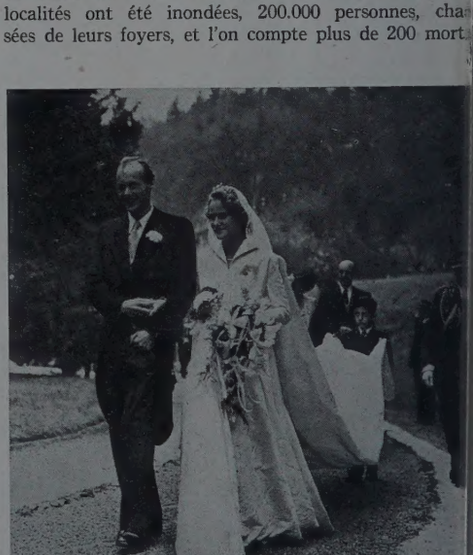
NEW DELHI. L'Inde et la Chine communiste procèdent à des échanges culturels et le président Rajendra Prasad a conféré au ministre Ting Si Lin, chef de la mission chinoise, le grade de docteur *honoris causa*.

LISBONNE. Conchita Cintron, la célèbre femme torero, renonçant à l'arène, a épousé don Castello Branco. L'ex-roi Umberto d'Italie (à g.) et des membres de l'aristocratie portugaise assistaient au mariage.

MILAN. Les crues du Pô et de l'Adige ont caus en Italie du Nord un véritable désastre. Plusieur localités ont été inondées, 200.000 personnes, cha sées de leurs foyers, et l'on compte plus de 200 mort

NEW-YORK. Les marins du porte-avions *Oriskany*, après des manœuvres en Méditerranée, ont décidé de donner chacun une pinte de leur sang à l'occasion de la semaine des donneurs de sang américains.

LONDRES. Tandis qu'on inaugurait à Paris la statue de Foch, à Grosvenor Square une cérémonie eut lieu au monument du vainqueur de la Grande Guerre, devant le maréchal Slim et M. Massigli.



LUXEMBOURG. Au château de Colmar-Berg, ré dence d'été de la Grande-Duchesse, a eu lieu le maria de la princesse Marie-Gabrielle de Luxembourg av le prince de Holstein-Ledeborg, d'origine danoi

LA SEMAINE

SUEZ. Tandis que dans les villes d'Egypte se déroulaient des « manifestations silencieuses » dirigées contre les forces britanniques, celles-ci procédaient dans la zone du canal à des arrestations de suspects.

PARIS. Les ministres des Affaires étrangères des pays arabes ont tenu une réunion pour étudier la politique à suivre au Moyen-Orient, dont le projet de défense présenté par les Quatre n'a pas leur assentiment.

LE MONT-DORE. 36 aviateurs et soldats américains ont péri dans l'accident survenu à l'avion qui les amenait de Francfort à Bordeaux et qui, trompé par le brouillard, percuta le versant nord du Sancy.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Bien que notre siècle, en la plupart de ses ouvrages, donne le spectacle de l'improvisation fiévreuse, de la hâte, donne aussi le sentiment de l'éphémère, nous savons bien qu'à l'origine de toute œuvre, de toute construction, de toute invention, de toute découverte se place un long moment de retraite pour l'esprit, un long moment que l'individu créateur consacre à la contemplation, à la réflexion et aux expériences.

Le monde antique était, nous avons mille raisons de le croire, infiniment moins agité que notre monde moderne. Il avait néanmoins ses refuges, ses solitudes, ses ermitages. Les ermites vivaient parfois assez près les uns des autres : ainsi pouvaient-ils s'assister et se consulter ; mais ils cherchaient le désert pour y jouir du silence, pour y poursuivre un interminable entretien avec eux-mêmes, avec Dieu, suprême récompense. Le long Moyen Age a suivi cette règle : il a multiplié les lieux d'asile et de méditation. Il a construit d'innombrables couvents au seuil desquels venaient mourir les bruits de la vie dévorante, parfois même les bruits de la guerre. Dans le calme des cloîtres, des hommes sages et savants ont non seulement prié, mais ils ont aussi composé des ouvrages et des traités, ils ont recopié des livres qui, faute de tels soins, auraient été à jamais anéantis ; ils ont fait effort pour permettre à l'âme de se ressaisir, pour la sauver de la dispersion et de l'irréparable avilissement.

Malgré les difficultés de l'heure, les cloîtres veillent encore, du moins dans les pays d'Occident. Ils sont naturellement consacrés à la pensée religieuse, mais beaucoup de lettrés et de chercheurs libres se rencontrent parmi les ecclésiastiques réguliers. Quand nous parlons, par exemple, d'un « travail de bénédictin », nous n'employons pas une image surannée ni surtout dépourvue de sens.

Faut-il croire qu'en dehors des maisons religieuses il n'existe pas de retraite pour les lents travaux de l'esprit ? Les laïques, devant lesquels s'entr'ouvrent parfois, pour quelques jours, les portes de certains couvents illustres, les laïques disposent-ils de logis privilégiés où il leur serait donné de poursuivre en paix des ouvrages de longue haleine ? Sans doute, beaucoup d'intellectuels s'assurent, à titre individuel, d'une résidence paisible pour y achever la composition de certains livres ; mais les maisons destinées aux jeunes hommes de l'élite savante et lettrée sont tout à fait rares. La Fondation Thiers doit, dans ce domaine, être considérée comme un exemple. Il est étonnant de penser qu'un exemple si remarquable n'ait pas inspiré plus souvent les mécènes.

Située dans un des quartiers de Paris les plus nobles et les mieux aérés, la Fondation Thiers, œuvre de Mlle Dosne, belle-sœur de l'homme d'État, reçoit, depuis la fin du siècle dernier, de jeunes lettrés, de jeunes savants qui sont, les uns, des agrégés de l'Université, les autres, des chercheurs libres, et qui se proposent soit d'écrire une thèse, soit de poursuivre et de mener à bien une étude importante et désintéressée.

Comme toutes les fondations dues à l'initiative privée, la Fondation Thiers, notre couvent laïc, a gravement souffert des dévaluations de la monnaie. L'État a fait en sorte qu'une œuvre telle ne connût point la déchéance et la ruine. Il est beau de penser que, dans cette maison de bonne apparence, et que l'on s'efforce aujourd'hui de moderniser, dans cette maison qui se dresse au milieu des verdures, sous une lumière sereine et qui est protégée par une belle marge de silence, l'esprit peut jouir, en même temps, des privilèges de la solitude et des bienfaits que procure une société choisie. La Cité Universitaire, honneur de la Troisième République, est destinée à la jeunesse scolaire du second degré. La Fondation Thiers, elle, est, par excellence, la maison où de jeunes maîtres peuvent parvenir à une heureuse maturité et donner leurs premiers fruits.

Que la France, en ces temps difficiles, veille sur l'intelligence savante, sur l'intelligence créatrice, car cette intelligence est notre meilleur gage de résurrection et de salut !

COURAGE ET CONTINUITÉ, RÉCLAME M. RENÉ MAYER.

POUR LE SALUT DU PAYS ET DE SA MONNAIE

LA GRANDE PÉNITENCE

TANDIS qu'au palais de Chaillot le grand débat politique engagé à la tribune de l'O. N. U. prenait fin après le second discours de M. Vychinski — plus nuancé dans la forme que le premier — et l'intervention de M. Robert Schuman, dont le langage conciliant rejoignait celui de M. Anthony Eden, un grave problème d'ordre national se trouvait évoqué devant le parlement et devant le pays.

L'émotion provoquée par l'augmentation draconienne du prix de l'essence a eu, en effet, pour résultat de mettre en pleine lumière le drame de notre économie nationale. Passant du particulier au général, M. René Mayer, qui a charge des Finances et des Affaires économiques, a dressé devant l'Assemblée nationale le bilan que l'on attendait en vain depuis des mois. C'en est fini, du même coup, de l'engourdissement trompeur où le pays se trouvait plongé. Il est seulement dommage qu'on ait prolongé si longtemps une politique de facilité qui aura contribué à aggraver les difficultés et à accroître l'ampleur des mesures qui s'imposent.

Que ces difficultés soient, pour une large part, la rançon des « grandes exigences nationales et internationales », comme l'a dit M. René Pleven, nul n'oserait le contester. Il est des heures où un peuple doit s'astreindre à renoncer au superflu pour conserver l'essentiel. Et l'essentiel, aujourd'hui, est d'assurer la sécurité du pays « dans le cadre de la défense commune ». M. René Mayer avait réussi à obtenir l'adhésion de ses collègues du gouvernement à une politique qui devait se traduire nécessairement par des mesures impopulaires. Il a donc courageusement demandé au pays de s'engager délibérément dans cette voie de l'austérité que la Grande-Bretagne suit depuis plusieurs années déjà et que M. Winston Churchill, au lendemain des récentes élections, l'a exhortée à suivre encore. Vivre selon ses ressources, restreindre la consommation, consentir les sacrifices indispensables, en acquittant notamment 200 milliards d'impôts supplémentaires, le salut, a-t-il dit, est à ce prix.

Restent les moyens, et c'est là qu'une inquiétude se fait jour. On s'accordait à reconnaître que l'augmentation de notre production nationale et l'accroissement de la productivité sont les conditions d'une économie saine et d'un bon équilibre social. Or, en réduisant les importations de charbon, d'essence, de produits chimiques, etc., en limitant la circulation automobile, en restreignant les facilités bancaires à nos industries qui ont un besoin pressant de renouveler leur outillage fatigué, ne risque-t-on pas d'aller à l'encontre du but recherché ? De même, céder aux pressions démagogiques, assister passivement à la « course infernale » entre les prix et les salaires, ferait peser une menace redoutable aussi bien sur les trésoreries des entreprises privées que sur le budget de l'Etat.

MM. René Pleven et René Mayer proposent aux Français une politique de restrictions et d'austérité. On serait tenté de leur répondre en reprenant le mot d'Alphonse Karr : « Que messieurs les assassins commencent ! »

N'est-ce pas en effet l'Etat lui-même qui donne l'exemple des prodigalités, de l'insouciance et du laisser aller ?

Le Français vit, paraît-il, au-dessus de ses moyens. Mais l'hypertrophie administrative est un mal chronique, les dépenses budgétaires ont triplé en quatre ans et il faut combler sans cesse le déficit permanent de ce « secteur tabou » que constituent les industries et les services nationalisés. Et une fiscalité paralysante décourage cette épargne qui aux heures graves répondait toujours à l'appel de la nation.

Les citoyens de ce pays ont pleine conscience des difficultés de l'heure présente. Ils sont prêts aux renoncements et aux sacrifices qui s'imposent. Mais, trop souvent déçus par l'expérience, ils voudraient seulement obtenir la garantie que ceux-ci, une fois de plus, ne seront pas inutiles.

LE PACTE ATLANTIQUE ?

« C'EST LA CONSÉQUENCE LOGIQUE DE LA POLITIQUE DE L'U. R. S. S. », M'A DÉCLARÉ TITO

par PIERRE-BLOCH, ancien ministre.

Depuis le 27 juin 1948, jour où la radio de Prague diffusa la fameuse résolution du Kominform qui énumérait en huit points précis les « erreurs et déviations » du maréchal Tito à l'égard de l'orthodoxie communiste, l'Europe occidentale était unanime à attendre une attaque éclair des Soviets contre l'hérétique.

L'événement n'a pas confirmé cette attente.

Que s'est-il passé depuis cette date historique ?

Je rentre de Yougoslavie. J'avais gardé dans mes souvenirs les images de l'autre guerre, celles qui nous montraient dans *l'Illustration* de l'époque le vieux roi de Serbie ou le roi du Monténégro sur un mulet, fuyant à travers les montagnes l'envahisseur, le même que celui qui foulait le sol de notre pays.

Comme cela est loin ! Loin aussi le temps où le président Edouard Herriot, se rendant en Yougoslavie après la guerre de 1918, recevait l'hommage d'un maire d'un petit village de Croatie qui lui demandait de transmettre ses respects au roi de France !

Depuis, la Yougoslavie a beaucoup changé. C'est, comme la France, une terre meublée de contrastes, aux visages innombrables. J'ai parcouru les unes après les autres les six républiques rattachées à la République fédérative populaire de Yougoslavie, verts pâturages de Slovénie, étranges horizons de Sarajevo, aux cent mosquées, Riviera dalmate, montagnes du Monténégro et paysages durs de la Macédoine. L'histoire comme la géographie ont donné aux Yougoslaves leur forte individualité. Chacun a gardé le tempérament de sa race, la physionomie de son pays. Il est incontestable que le maréchal Tito a été un unificateur et que le problème national, capital pour la Yougoslavie, a été réglé par la lutte commune dans la résistance.

Au cours de mon voyage j'ai cherché à savoir dans quelle mesure le gouvernement yougoslave avait effectivement rompu avec ses habitudes passées.

Il faut noter tout de suite que si, en fait, le pouvoir politique est entre les mains du parti communiste (600.000 adhérents), le Front populaire (8 millions d'adhérents dans un pays qui compte 16 millions d'habitants) exerce une influence considérable dans les domaines non politiques tels que les arts, les sciences, les sports. Ce Front populaire groupe des républicains, des agraires et des catholiques pratiquants. Un fait mérite d'être signalé : la liberté religieuse est totale.

La sympathie pour les démocraties occidentales a cessé d'être un crime, le nombre des arrestations décroît et les conversations de l'homme de la rue avec les voyageurs étrangers sont fréquentes. J'ai trouvé avec joie, dans le village le plus reculé, un citoyen parlant parfaitement français, aimant la France et critiquant vigoureusement le régime. On convient généralement qu'avant la rupture avec Moscou l'oppression était odieuse et lourde. Le régime de Tito, j'ai pu le constater, est plus libéral.

Les ministres vous reçoivent très facilement, sans aucun apparat. Ce sont généralement des hommes jeunes.

Bien mieux, le ministre de l'Intérieur, Alexandre Rancowitch, a dénoncé, dans un discours retentissant prononcé en octobre dernier, le manque de libertés civiques dans le pays et marqué avec force les abus de pouvoir commis par certains représentants de l'autorité. La presse elle-même insère des critiques contre la bureaucratie et dénonce les abus.

Les réunions du Front populaire sont moins fréquentes. On peut sans se compromettre ne pas y assister ; un louable effort est exercé pour améliorer les rapports des membres du parti avec les « sans-parti ». Dans beaucoup d'élections on vote à bulletin secret. C'est un pas vers le régime démocratique. Ce n'est pas encore la liberté... mais des libertés qui grandissent tous les jours.

Je faisais partie d'une délégation de journalistes invitée par le gouvernement yougoslave. Le maréchal Tito recevait des journalistes français, et nos confrères yougoslaves ne nous ont pas caché leur joie de l'événement.

Après un long voyage en autocar nous voici, à quelques kilomètres de Belgrade, devant une maison blanche, presque une réplique de celle de Washington. C'est un ancien palais royal aux lignes simples et harmonieuses. Nous pénétrons sans difficulté dans un immense salon. Appareils photographiques, appareils cinématographiques, machines à écrire de nos confrères américains ; aucune restriction ; aucune surveillance ; nous sommes chez nous ; et nous avons l'impression qu'aucun policier ne s'est infiltré parmi nous.

Dans un coin, un superbe Fromentin et, un peu plus loin, un vase de Sèvres, don sans doute d'un président de la République française à la Yougoslavie.

Soudain la porte s'ouvre à deux battants et Tito paraît en uniforme de maréchal. Grand, trapu, il s'avance à pas lents, suivi de son chien, désormais légendaire.

J'avoue qu'il se dégage de Tito une attirance incontestable. Il est mieux que sur ses photographies, moins fort, des yeux bleu gris, des cheveux argentés, le physique d'un tragédien. On cherche une ressemblance. En fait, c'est Tito.

Devant nous, sans le moindre apparat, il déclare tout de suite sa joie de recevoir des journalistes étrangers. La glace est rompue. Il nous invite à boire, et d'un trait vide son verre de liqueur yougoslave, le *slibowitza*. Dans la salle voisine, cent journalistes s'installent maintenant autour de larges tables. Tito préside. Les sunlights chauffent terriblement. Les appareils de cinéma et de photographie crépitent sans arrêt. Cela prend l'allure d'un meeting. Tito, qui n'a préparé aucune déclaration préliminaire, dit qu'il répondra à toutes nos questions. Il nous demande seulement d'avoir pitié de lui. En fait, au bout de trois heures et demie, les journalistes seront les premiers fatigués. Je regarde le maréchal à loisir. L'homme est sympathique ; son sourire, agréable. Il fume sans arrêt.

Entre les questions il boit lentement, et n'oublie jamais de reboucher la bouteille d'eau minérale qui est devant lui. De temps en temps, quand la question qui lui est posée lui paraît inutile, il remue son pied légèrement appuyé sur son chien — il s'appelle Tigre — couché devant lui.

Lorsque la traduction de l'interprète français ou de l'interprète anglais ne lui donne pas entièrement satisfaction, il rectifie lui-même. Le maréchal Tito ne parle pas français, dit-on, mais quand l'interprète traduit : « Il faut nous organiser contre la paix », il éclate d'un rire sonore : « Non, j'ai dit contre la guerre. »

— Que pense la Yougoslavie, lui demande-t-on, de la position dite « neutraliste », préconisée par certains Européens ?

— La question de l'agression en Europe est indivisible. Aujourd'hui aucun Etat ne peut plus rester neutre, réplique Tito.

Et il ajoute, en martelant du poing sa phrase :

— *Le pacte atlantique est la conséquence logique de la politique de l'U. R. S. S.*

A un autre journaliste qui lui demande s'il est toujours communiste, il répond :

— A l'Ouest, à cause de la politique soviétique, le communisme est devenu un spectre, ce n'est pas une raison pour nous de le renier. La politique de l'U. R. S. S. n'est pas une politique communiste, mais une politique d'impérialisme russe. Nous nous en sommes bien rendu compte quand l'Union soviétique a voulu nous imposer sa politique.

La séance avait commencé à 9 h. 30. Il est plus de 13 heures lorsque Tito se lève. Nous nous levons tous et nous passons dans le salon où nous étions à son arrivée. De nouveau on nous offre du café et des liqueurs. M'approchant du maréchal, auquel on me présente, je lui demande s'il connaît notre pays. Il me répond, moitié en français, moitié en anglais :

— J'ai connu la France après la guerre d'Espagne, en clandestin ; j'aimerais beaucoup revoir Paris.

Cette conférence de presse a laissé une forte impression chez les journalistes qui y ont participé.

Rappelons que la Yougoslavie a chèrement acheté sa liberté. Les chiffres sont particulièrement éloquents : un million sept cent mille morts (tués, fusillés, massacrés), soit plus du dixième de la population yougoslave.

— Aucun peuple, a dit le maréchal Tito, n'a versé tant de sang pour prouver que son sang est bien à lui.

Il m'a semblé que les dirigeants du peuple yougoslave étaient animés d'une foi et d'une volonté farouches. Ce peuple admirable — qui aime la France — fait des efforts considérables, des sacrifices émouvants. Il serait de notre devoir de l'aider à recevoir plus de machines modernes, plus d'outillage. Reconstruit, ce pays serait un gage de paix dans un coin d'Europe qui compte comme grande cité Sarajevo, une ville dont le nom éveille en nous des résonances tragiques.

L'INTÉGRATION A TRAVERS L'HISTOIRE

PAR NOËL HENRY

Le Conseil atlantique doit examiner, à Rome, le projet d'armée européenne. Après le général de Monsabert, M. Noël Henry, chef de la section politique à l'Institut des hautes études de la défense nationale, qui étudie cette question depuis trois ans, apporte à nos lecteurs des précisions utiles pour la compréhension de ce problème d'une importance capitale.

Il est universellement admis à l'heure présente que les divers Etats de l'Europe sont incapables de se défendre par leurs seuls moyens. Les divers peuples de la terre tendent à s'agréger en deux constellations et l'humanité angoissée se demande si de leur heurt brutal ne résultera pas sa perte. La sécurité collective ne se discute plus.

Celle-ci n'est même plus aujourd'hui jugée suffisante. La puissance des moyens d'attaque, en conférant à l'agresseur la certitude d'avantages initiaux considérables, rend indispensable une parade organisée dès le temps de paix. Cette parade ne peut résulter que de la création d'un outil commun. Et l'on parle d'armée intégrée.

Que recouvre ce vocable dont la presse abuse volontiers sans même en avoir précisé le contenu ?

L'histoire, cette école de la vie, va nous le dire.

Elle a, jusqu'à une date récente, ignoré le mot, bien qu'elle ait, de tout temps, pratiqué la chose, de même que M. Jourdain s'exprimait en prose sans le savoir.

Etymologiquement, intégrer c'est rendre entier, c'est fusionner des éléments hétérogènes pour constituer un ensemble cohérent. Il est exact de parler d'intégration européenne. Il est moins vrai de prétendre intégrer l'Allemagne dans une fédération : c'est l'incorporer qu'il faudrait dire.

L'intégration peut s'appliquer à divers domaines : militaire, économique, diplomatique, etc. Elle peut être totale ou partielle. Elle peut s'appliquer à tous les éléments ou à certains d'entre eux. Elle peut commencer à la base ou seulement à un certain stade, les échelons inférieurs restant autonomes. Lorsqu'elle est totale, il y a unification.

Pour ne parler que de l'intégration militaire, il convient de bien préciser, tout d'abord, qu'elle n'évoque pas nécessairement une armée pluriétatique. Le problème se pose aussi dans le cadre national. Lorsqu'un Etat, pour des raisons de commodité et de célérité, pratique le recrutement régional, il écarte pour les hommes de troupe l'intégration. Lorsque la Belgique, remuée par des aspirations fédéralistes, crée des régiments purement flamands et d'autres purement wallons, elle repousse l'intégration pour les hommes et leur encadrement. A dire vrai, aucun Etat de conscription ne pratique l'intégration militaire totale, l'amalgame complet de tous les éléments humains. Celui-ci n'existe que dans les armées de volontaires, dans la Légion « étrangère », française ou espagnole, par exemple.

L'intégration pluriétatique est à examiner dans le cadre des coalitions et dans celui des fédérations.

Les coalitions ne sont que des alliances ne comportant au point de vue militaire qu'une juxtaposition d'armées. Ces armées avaient jadis une physionomie particulière et différaient les unes des autres par leur articulation : chacune d'elles avait à sa tête un chef national et la coalition était dirigée par un conseil de guerre composé des chefs des contingents nationaux. Un certain progrès fut réalisé lorsque, par suite de l'uniformisation des structures militaires particulières, on en vint à les articuler en unités tactiques de même type. Il fut alors possible de réaliser l'unité de commandement, de créer une tête stratégique, les membres de la coalition participant alors, selon leur importance, à la formation des unités. Dans la Grande Armée de Napoléon figuraient, par exemple, un bataillon septinsulaire, fourni par les îles Ioniennes, un régiment albanais, deux divisions prussiennes, un corps d'armée saxon.

Dans les coalitions de type nouveau le choix des chefs préposés au commandement des unités plurinationales et du commandant suprême ne peut être que le produit de l'accord de tous les Etats ; mais l'influence dans les conseils est fonction des effectifs fournis. L'accord est difficile à réaliser — pensons aux longues tractations qui furent nécessaires pour faire désigner Foch en 1918 — sauf lorsque la coalition est hégémonique : la puissance dirigeante s'empare alors du commandement suprême, sans que personne ose discuter : Napoléon était le maître de la Grande Armée.

Dans la coalition l'intégration, réalisée seulement une fois la guerre déclarée et purement militaire, est limitée à l'emploi des forces armées et aux échelons supérieurs. Elle est des plus précaires. Lorsqu'elle est égalitaire, chaque participant a tendance à poursuivre des buts particuliers, soit dans l'offensive pour saisir des gages en vue de la paix, soit dans la défensive pour couvrir le territoire national : un désastre à pour effet de l'amener à se retirer, comme ce fut le cas en France en 1940. Hégémonique, elle reste cohérente dans le succès et également prête à se disloquer dans les revers : la défection de York en 1812, le passage à l'ennemi du corps d'armée saxon en 1813 sont des exemples connus.

Avec la fédération, qui à l'alliance ajoute un appareil organique commun, l'intégration peut être plus efficace. Elle varie selon l'importance et la nature de cet appareil. Elle est plus poussée dans l'Union d'Etats que dans l'Etat collectif.

Dans certaines unions, rien n'est réalisé, ni même prévu en temps de paix. La fédération ne diffère pas alors de la coalition. Il en a été ainsi pendant longtemps dans le Saint-Empire et dans l'antique Confédération helvétique.

Tant d'imprévoyance ne pouvait manquer d'inquiéter, d'autant que les Etats ne disposaient généralement pas alors d'armées permanentes propres. L'Empire en vint donc à instituer un matricule, c'est-à-dire une liste des effectifs à fournir par les Etats en cas d'hostilités, à prévoir plusieurs levées d'un volume identique et à organiser à l'avance l'articulation en unités. Ce mécanisme fut imité par la suisse dans son *Défensional* de 1647.

Nouveau progrès dans les Unions d'Etats dont l'acte constitutif stipule expressément le droit pour le pouvoir fédéral de donner des ordres aux divers gouvernements. Au matricule arbitraire, impliquant de longues discussions, est substitué un principe : la fixation de chaque contingent au prorata de la population. La formation des unités, leur équipement, leur armement restent affaire particulière. Les articles nord-américains de 1777 mettent les frais à la charge d'un budget commun alimenté par les contributions des membres, tandis que l'acte suisse de 1815 ne fait payer par la Confédération que les frais de guerre, une fois ouvertes les hostilités. Mais dans la Confédération germanique de 1815, comme d'ailleurs dans le Saint-Empire, l'intégration ne porte que sur une partie des forces nationales. La Prusse notamment, à côté de trois corps d'armée intégrés, conserve la disposition exclusive de six corps d'armée. Et comme l'intégration diplomatique est incomplète, on la voit poursuivre, dans la guerre des duchés danois, des buts particuliers, d'où sortiront Sadowa, la dissolution de la Confédération germanique, Sedan et la galerie des Glaces... en attendant Guillaume II et Hitler.

Il arrive que l'Union d'Etats pratique l'amalgame. C'est le Congrès américain procédant lui-même entre 1776 et 1783 au recrutement de volontaires, à la formation d'une « armée régulière », et équipant une flotte. Le pouvoir fédéral a alors son armée à lui.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le système des contingents subsiste dans les Etats fédéraux. Aujourd'hui encore, des unités de miliciens s'ajoutent aux unités de réguliers pour former l'armée américaine. En Suisse, le recrutement, l'équipement et l'armement individuel restent cantonaux. Quant à l'armée de la Confédération de l'Allemagne du Nord et de l'Empire allemand, en dépit de l'hégémonie exercée par le roi de Prusse, elle continuait de tenir compte des cadres nationaux.

Voilà où en était l'expérience des hommes quand, après la seconde guerre mondiale, la nécessité apparut d'instituer des armées permanentes communes dès le temps de paix.

Trois armées « intégrées » ont été tentées ou ébauchées : une armée internationale, une armée atlantique, une armée européenne.

L'armée internationale a été prévue par la Charte de San Francisco. Le Comité d'état-major a élaboré un rapport. Le veto russe a empêché qu'il y fût donné suite. Ce n'est donc pas une armée de l'O. N. U., une armée fédérale, qui combat en Corée. Si le général Mac Arthur a été désigné comme commandant en chef par le Conseil de sécurité, c'est après l'avoir été par le président Truman, et c'est du Pentagone que lui et son successeur reçoivent leurs instructions. L'armée O. N. U. dépend d'ailleurs entièrement des Etats-Unis pour son ravitaillement.

C'est une « force unifiée sous un commandement centralisé » que le Conseil de l'Atlantique-Nord a décidé de créer lors de sa session de New-York, il y a exactement un an. L'expression est ambitieuse. Certes, un état-major suprême, entièrement amalgamé, le S. H. A. P. E., est déjà en place, et les commandants des secteurs sont, pour la plupart, désignés. Mais l'intégration ne commence qu'à la division et elle est limitée à l'emploi. La mise en condition des unités est du ressort des autorités nationales. La détermination de leur nombre, faute d'un principe de répartition, exige de longues discussions. Sous réserve de l'aide américaine, la charge incombe à chacun. Si l'organe directeur ne peut prendre ses résolutions qu'à l'unanimité, l'abondance des moyens dont dispose l'un des membres lui assure en fait une prépondérance marquée.

C'est la nécessité d'utiliser le potentiel allemand qui a conduit à envisager la formation d'une troisième armée « intégrée », d'une armée européenne. Cette armée ne doit pas être complètement amalgamée, car il n'est nullement question de créer une légion européenne, recrutée par des engagements volontaires. La détermination de l'unité de base, purement nationale, est par suite essentielle : si l'efficacité doit être recherchée, il convient de se prémunir contre tout risque de défection ou d'action indépendante. Le problème, à vrai dire, n'est pas seulement technique. Il est politique. Les armées nationales ne peuvent disparaître que si une nation européenne se superpose aux nations particulières, s'il y a organiquement une Europe.

L'armée européenne est appelée à prendre place dans l'armée atlantique. Elle sera sous le commandement du général Eisenhower, qui appuie ouvertement le projet français. Mais pour que la défense de l'Europe soit à coup sûr assurée, il semble indispensable qu'un seul secteur, commandé par un Européen, occupe l'ensemble des pays situés en arrière de l'isthme qui va de Hambourg à Trieste. Il faut aussi que l'influence européenne soit renforcée dans les conseils atlantiques. On peut théoriquement dénationaliser un état-major ; on ne peut faire que des officiers cessent de réagir en certaines circonstances en hommes de leur pays. Une communauté, articulée en fonction de l'intérêt, et non pas seulement des moyens, est indispensable.

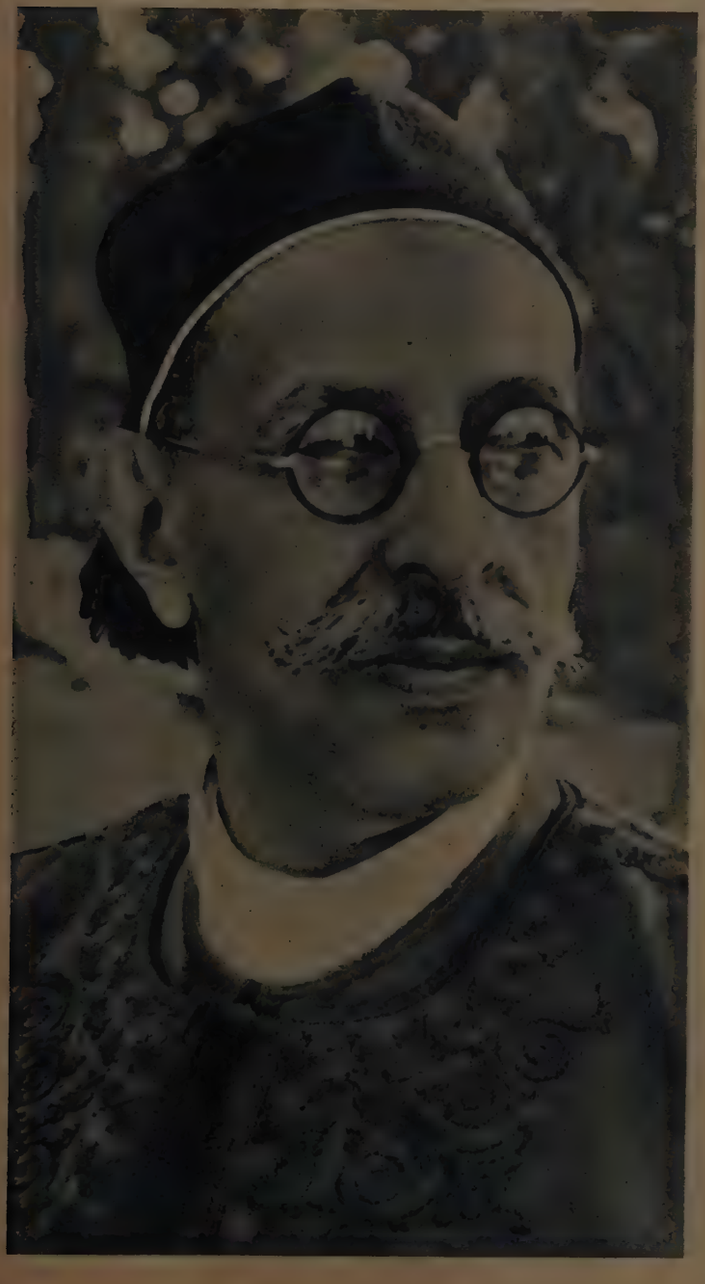
UNE CRÉATION DES « APPRENTIS SORCIERS » DE L'O. N. U.

LIBYE, ÉTAT ARTIFICIEL ET CONVOITÉ

COMMENT ET DE QUOI VIVRA CE PAYS QUI N'A RIEN A OFFRIR ET QUI MANQUE DE TOUT ?

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL J.-A. DUCROT

De par la volonté des Nations Unies, en vertu d'une décision prise en 1943 par sa première assemblée, la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan vont être érigés d'ici la fin de l'année en un État indépendant et souverain sous le sceptre du roi Mohammed el Senoussi. Quel peut être l'avenir de ce nouvel État incapable de faire vivre par ses propres moyens des populations sans tradition et sans culture communes ? N'est-il pas destiné à devenir la proie de nationalismes arabes rivaux ou de puissances étrangères intéressées par la position stratégique de cet État instauré au cœur même de la Méditerranée ? Le reportage de notre envoyé spécial J.-A. Ducrot, dont nous commençons la publication, éclairera nos lecteurs sur les difficultés qui attendent cette Libye, création artificielle des Nations Unies.



UN PEU DE GÉOGRAPHIE PRATIQUE

L'Afrique, quoi qu'en disent les atlas, n'est pas un continent. L'Afrique est un vaste archipel. Elle se compose de plusieurs groupes bien distincts d'îles et d'îlots. Ces groupes sont d'autant plus étrangers les uns aux autres qu'ils sont plus éloignés de la mer. La mer n'a jamais été une barrière. Au contraire. La mer est le plus merveilleux moyen de liaison, une voie d'échanges qui fut ouverte de très bonne heure, tandis que le désert et la forêt tropicale sont des obstacles très difficiles à vaincre, même à notre époque. Au temps d'Hérodote les marins de Carthage allaient régulièrement pratiquer le troc en Ecosse, tandis que Tombouctou, Koufra, les sources du Nil, le cœur du Congo sont demeurés inaccessibles presque jusqu'à nos jours.

Nous voudrions une carte de l'Afrique qui sût mettre en évidence son cloisonnement intérieur, la très faible étendue et la dispersion des zones

CI-CONTRE : S. M. AL SAYID IDRISS A BIEN VOULU POSER SPÉCIALEMENT POUR NOTRE CORRESPONDANT. CI-DESSUS : LE DÉFILÉ, DEVANT LE « ROI DÉSIGNÉ », DES SOLDATS DU « QUEEN'S OWN CAMERON ». CE RÉGIMENT EST L'UNE DES UNITÉS D'ÉLITE CONSTITUANT LA GARNISON DE TRIPOLI.

Les Italiens avaient dépensé des sommes énormes pour restaurer le théatre antique de Leptis Magna, une des villes les plus riches de l'Afrique romaine. Une petite équipe symbolique d'ouvriers italiens y travaille encore, mais le reste des fouilles est abandonné aux injures du climat et des passants. Ci-dessous : Tobrouk en ruine et sa rade, a présent débarrassée des épaves qui l'encombraient.

trop rares qui ont une valeur humaine. Il suffirait d'en retrancher à grands coups de ciseaux tout ce qui est stérile et sans espoir, les rocailles sans humus, les marécages, les sables, la jungle tropicale, les zones privées d'eau. Cela fait, que resterait-il ? Très peu de chose. Et c'est là, précisément, ce qui ferait la valeur de cette démonstration.

Prenons par exemple cette immense étendue comprise entre l'Atlantique et le Nil, entre la Méditerranée et le Niger. L'Europe tout entière s'y étalerait à l'aise. Mais tenons-nous-en aux possibilités offertes par la terre arable, les eaux du ciel et du sous-sol. Nous n'avons plus alors qu'une mince bande littorale, à peine un liséré vert qui, de Mogador à Tunis, n'a jamais plus de 250 kilomètres. Encore cette bande est-elle montagneuse, tronçonnée par endroits, coincée entre l'eau salée et le désert qui souffle le feu sur elle six mois par an. Maroc, Algérie, Tunisie, c'est grand tout cela, mais l'espace cultivable dans ces trois secteurs favorisés est dangereusement restreint. Quant aux territoires du Sud, quelques pointes d'épingle suffisent à rappeler leurs oasis. Saviez-vous que les minuscules Canaries nourrissent, à elles seules, autant et plus de monde que tout le Sahara français ?

Continuons vers l'Est. Suivons la côte au delà de Tunis. La frange verte se fait de plus en plus étroite. Elle s'interrompt. Un îlot à Sousse. Un autre à Sfax, pas plus grand que Paris et sa banlieue. Et puis, rien. 500 ou 600 kilomètres de vide jusqu'à Zuara.

LA LIBYE RÉELLE N'EST PAS GRANDE

Parce qu'elle étale sur la carte une large tache de couleur, la Libye occupe théoriquement autant de superficie que la France et l'Espagne réunies. En fait, elle se compose de deux modestes petites îles séparées par autant de kilomètres qu'il y en a entre Bruxelles et Barcelone.

Tripolitaine et Cyrénaïque ont, l'une comme l'autre, en comptant large, 200 kilomètres sur 50. La première doit son existence au djebel Nefousa, un pli de terrain qui arrête quelques nuages en hiver. La seconde, au djebel Akhadar, qui, étant plus élevé, est mieux arrosé. Il y tombe souvent plus d'eau en trois mois qu'à Paris en douze. Seulement, comme c'est une table de calcaire fissurée, cette eau ruisselle et disparaît. Tandis qu'en Tripolitaine souvent elle se retrouve à quelques pieds sous le sable. Entre le djebel Nefousa et le djebel Akhadar, 1.000 kilomètres de vide. Entre la Cyrénaïque et la vallée du Nil, encore 1.000 kilomètres. Au sud, plus de 2.500 kilomètres avant le Tchad. En somme, la Libye vivante, ou qui pourrait l'être, est grande à peine comme notre Bretagne. Et, de toute l'Afrique qui s'étalait au nord du 15e parallèle nos ciseaux n'ont laissé que parcelles infimes.

LE GRAND PROBLÈME DE DEMAIN

Or le grand problème de demain, c'est la faim. La population du globe s'accroît d'une manière vertigineuse. En Afrique du Nord, il y a un siècle elle était de 5 millions d'habitants, Egypte comprise. Aujourd'hui elle en compte 40 millions. Encore une génération, et ce seront 80 millions de bouches à nourrir. Pour qui connaît la médiocrité des ressources disponibles, ce chiffre annonce des catastrophes. 80 millions de Kabyles, de Tunisiens, de Sahariens, de Marocains, de Libyens et d'Egyptiens à faire vivre d'ici cinquante ans. Quel casse-tête ! Quels drames en perspective !

C'est assez dire que ceux qui à l'heure actuelle fabriquent du désert devraient être mis au ban de l'humanité. Lutter contre la stérilité, creuser des puits, construire des barrages, des citernes, des aqueducs, irriguer, défricher, améliorer le rendement, essayer de nouvelles méthodes, introduire de meilleurs instruments, importer des cultures plus fécondes, faire surgir tous les jours de nouvelles sources de vie, voilà la besogne sainte, essentielle, qui prime toutes les autres.

C'est exactement le contraire de ce programme qui est à l'ordre du jour en Libye...

Allah seul connaît le nombre exact des Libyens. Lorsque tout le monde se nomme Mohammed ben Mohammed, ignore le lieu et la date de sa naissance, se marie, divorce *ad libitum* et meurt sans que ces formalités soient enregistrées, lorsque deux fois sur trois les intéressés n'ont ni domicile fixe, ni occupations régulières, ni terre, ni métier, mieux vaut donner sa langue au chat. *Grosso modo*, on estime qu'il existe 400.000 à 500.000 Tripolitains, 200.000 à 300.000 Cyrénaïcains, 50.000 Fezzanais. De quelle race sont-ils ? Autre mystère !

Il faut se borner à les classer sommairement d'après les dialectes et les couleurs de peau. Dans les villes et les agglomérations, les blancs. Dans les oasis, les noirs, les bruns. Chez les cultivateurs des petits villages fortifiés, les Berbères. Chez les nomades, les Arabes. Mais depuis le temps qu'on passe et repasse dans ce couloir, navigateurs, marchands, guerriers, captifs, vainqueurs et vaincus, Grecs, Latins, Sémites, etc., venus des quatre coins de l'horizon, ont mélangé leurs sangs et donné des variétés locales trempées par un climat très rude, glacial en hiver, torride en été, et chez lesquelles la tuberculose commence à faire des ravages.

Les Libyens sont musulmans ou, du moins, l'Islam les a marqués de son empreinte. Mais l'immense majorité est illettrée, et leur religion se résume à peu de chose : un vernis musulman qui recouvre les reliquats des cultes et des superstitions les plus antiques. Nous avons vu un peu partout, fraîchement peints au-dessus des seuils, des signes qui étaient exactement ceux qui se retrouvent dans les ruines puniques et romaines. Symboles de Jupiter Ammon, de Tanit, d'Osiris, pratiques magiques, incantations, légendes, coutumes dont l'origine et les connections se perdent dans la nuit des temps. Savoir discerner ces permanences et résurgences, savoir écouter pendant une nuit de pleine lune les murailles d'un temple d'Apollon répercuter les pulsations d'un tam-tam nègre, voilà ce qui aide à comprendre l'âme d'un peuple mieux que l'étude de longues et d'ailleurs douteuses statistiques.

Dans plus d'un village se manifestent par intervalles des sectes dont l'orthodoxie est sujette à caution. Ces derviches ont-ils conservé le secret des prêtres de Saturne ? On danse, on hurle, on se balance d'avant en arrière à se décrocher la tête, on atteint comme on peut à ces degrés d'extase ou d'hypnose qui font d'êtres humains martelés par le rythme des tambours plats d'effroyables et dociles pantins. Mais passent de temps à autre, comme partout en pays musulman, des réformateurs, des chercheurs en quête de la Vérité, des illuminés, des saints qui sont des fous ou des fous qui sont des saints. Ils viennent de loin. On les vénère. On les écoute sans trop comprendre, espérant que se dégagera d'eux la *baraka* qui guérit et qui immunise. Et puis, un beau jour, un de ces pèlerins se révèle meneur d'hommes, inspiré de Dieu. Il prêche. Il instruit. Il tonne contre les pécheurs et contre les chiens de chrétiens. Il flatte le grand rêve toujours latent de la conquête du monde par un Islam uni et rénové. Il prend de l'autorité, fonde une confrérie, recrute des disciples. Il meurt, et sa tombe devient un lieu de pèlerinage. Ou bien il part. Il va plus loin tenter sa chance, fonder d'autres *zaouïas* qui parfois se multiplient, s'enrichissent, jouent un rôle politique et économique autant et plus que religieux. Elles monnayent leur protection, relaient les mots d'ordre, font passer avec les marchandises des caravanes les idées nouvelles venues du Levant. Mais la vie de l'homme est courte, et sa mémoire aussi. L'embryon d'organisation se dissout, la petite flamme mystique s'éteint, les coupoles blanches finissent pas s'écrouler. Il ne reste plus que quelques os sur le sable, une légende de plus. Le mouvement senoussi, dont le chef vient d'être nommé roi de Libye, serait sans doute déjà tombé de lui-même, comme tant d'autres similaires, si la politique internationale n'était pas intervenue pour l'exploiter en le dénaturant.

HISTOIRE D'UNE CONFRÉRIE RELIGIEUSE

Al Sayid Al Mahdi, fondateur de la secte, partit de Mostaganem au début du siècle dernier. D'origine obscure, il se disait descendant du Prophète. Il erra longtemps, finit par s'établir en Cyrénaïque et par s'imposer comme arbitre, puis comme maître d'un clan de coupe-jarrets. Dès 1843 il est assez influent dans le désert pour intéresser à lui le sultan de Constantinople, celui du Soudan et le pacha d'Egypte. Dès 1872 son neveu et successeur est assez fort pour que les puissances européennes sollicitent ses bons offices. Les Allemands essaient de l'utiliser contre la France, les Italiens, contre les Turcs. L'empire ottoman ne tient plus debout. C'est à qui aura part à ses dépouilles, c'est à qui saura mettre la main sur le nouveau cavalier apparu sur l'échiquier. Al Sayid, homme de guerre, sert les Turcs contre les Français qui s'infiltrent au Soudan, combat les mêmes Turcs qui veulent régner en Libye, enfin s'allie à eux pour repousser les Italiens qui débarquent. En 1914 les Italiens ont à peine réussi à prendre pied sur quelques points de la côte. Ils se croient très adroits en laissant prêcher la guerre sainte à Tripoli contre les Français. L'or apporté par les sous-marins allemands arrive à point. L'explosion se produit. Mais ce ne sont pas les Français qui se font égorger. Ce sont les Italiens. Leur déroute totale laisse aux mains des Senoussis assez d'armes pour que le mouvement s'élargisse bientôt. Tout le désert bouge. Le Père de Foucauld est assassiné. Il faut envoyer des troupes pour défendre la Tunisie. Les Britanniques ont fort à faire pour défendre le canal et le Soudan. Mais le Kaiser est battu. Allenby entre à Jérusalem, Gouraud, à Damas, l'Homme Malade achève d'agoniser. Al Sayid s'enfuit à bord d'un sous-marin allemand. Il n'arrive à Istamboul que pour assister au départ en exil du dernier des khalifes, à la prise du pouvoir par Mustapha Kemal. Suprême horreur ! ce Turc prétend laïciser l'Islam, supprimer les turbans. C'est la fin d'un monde. C'en est trop pour un vieil homme fatigué. Le second chef de la Senoussia n'a plus qu'à mourir. Mais le nom de sa famille est indissolublement associé à celui de la Libye. Cela a de la valeur, un nom, et ses frères, cousins, descendants commencent à s'en apercevoir. Chacun d'eux trouve des commanditaires, tente sa martingale, joue et perd. Tous sauf un. Al Sayid Idriss n'est pas un *baroudeur*. C'est un diplomate aux mœurs paisibles. Lorsque les Italiens se lassent de finasser avec des Orientaux plus rusés qu'eux et de perdre tous les jours du monde dans des embuscades, le troisième Senoussi comprend qu'il s'agit avant tout de durer. Il file en Egypte. Il y attendra son heure, qui sera celle des Anglais. Vingt ans se passent avant que les émules de Lawrence puissent jouer l'as qu'ils conservaient dans leur manche. Mais l'heure sonne enfin. Ils gagnent. Ils chassent les Italiens. Et cette longue patience paie des dividendes.

SOLUTION COMMUNE OU TROMPE-L'ŒIL ?

Si le Senoussi n'existait pas, il faudrait l'inventer. Ce grand espace vacant entre la Tunisie et l'Egypte, ce pays qui n'en est pas un, qui n'a pas de gouvernement, ni de famille régnante, ni d'aristocratie, ni de bourgeoisie, quel casse-tête pour les gens dont c'est le métier de conclure des traités ! On ne saurait en signer un avec une poussière de tribus, avec une foule amorphe de pâtres farouches et de pauvres nègres abrutis par la servitude. Et pourtant l'O. N. U. veut que tous les peuples, quels qu'ils soient, recouvrent leur indépendance. Al Sayid Idriss surgit juste à point des fourgons britanniques. Il sera roi. Pour les Anglais, c'est la formule idéale, une formule qui rassure à la fois l'opinion métropolitaine et le zèle démocratique des arbitres de Lake Success et de Washington. Une monarchie parlementaire, un gouvernement fédéral, des élections — réelles ou supposées — voilà un moyen de satisfaire tout le monde tout en se substituant aux Italiens. Il suffit que les apparences soient sauves, que la solution existe

sur le papier. Quant aux réalités, quant aux conséquences proches et lointaines d'une arabophilie qui tend impitoyablement à élargir son domaine en évinçant tout compétiteur, qui s'en préoccupe en dehors de quelques initiés ?

LES ITALIENS EN LIBYE

L'œuvre des Italiens en Libye ne date vraiment que de 1921 en Tripolitaine, de 1923 en Cyrénaïque. Jusque-là un gouvernement faible, bridé par un parlement incohérent, avait hésité, rusé, essayé tour à tour les effets du coup de baïonnette et du bakhchich sans autres résultats que de cuisants déboires. Volpi, de Bono, Graziani sont résolus à en finir, et Mussolini leur donne les moyens d'agir. Il leur faut huit ans pour mater la province de l'Ouest, onze ans pour celle de l'Est. Ce ne sont pas les méthodes de Lyautey qui prévalent. Le fascisme est pressé. Il emploie les grands moyens. On traque les populations. On les parque dans des cages de barbelés. On mitraille les irréductibles, on pend les chefs. En 1932 l'ordre règne enfin dans toute la Libye. Mais ce pays déjà si pauvre par lui-même est saigné à blanc, affamé, en ruine. Il a perdu presque tous ses cadres sociaux. Cent mille *fuori usciti* ont fui en Tunisie, en Egypte, au Soudan. Au moins autant ont péri.

L'inventaire des ressources est vite fait ! Au point de vue agricole : un cheptel réduit au tiers, des moutons, des chèvres, des chameaux, des palmiers qui ne donnent pas de dattes, tout juste assez d'orge et de racines pour empêcher les naturels de mourir de faim. Au point de vue minéral : zéro. Exportations : zéro. En fait de capital : une main-d'œuvre à bon marché, mais qui ne sait même pas manier une pelle ou une scie.

Cependant l'histoire affirme que la Pentapole fut une des plus riches provinces de la Grèce antique, que la Tripole (qui donna à Rome un de ses plus grands empereurs) n'était pas moins prospère jusqu'à la fin de la domination byzantine. Ceux qui se flattent d'être les héritiers des Césars exultent en dénombrant les ruines de temples, d'amphithéâtres, de cités qui furent magnifiques. Point de doute : avant l'invasion arabe cette terre fut fertile. Les tremblements de terre et les Vandales ont eu beau sévir, les nomades du Sud et les envahisseurs bédouins ont eu beau s'acharner pendant dix siècles, partout éclatent les preuves que ce pays avait atteint le plus haut degré de civilisation et de richesse. Ce qui fut hier peut être demain. L'Italie fasciste se donne pour mission de ressusciter l'Afrique romaine. Et Balbo sera le nouveau proconsul, l'homme du destin.

C'est bien l'homme qu'il faut pour prendre la tête de cette entreprise gigantesque. Il s'y lance avec tout le dynamisme du pilote qui vient de commander la première croisière aérienne autour de l'Atlantique. Son prestige est immense. Il sait s'entourer. Il sait commander. Il sait aussi exiger du Duce tout ce qui est nécessaire pour développer de jour en jour une aventure coloniale gigantesque. Une aventure telle qu'à la veille de la guerre on peut se demander si la Libye n'est pas le théâtre d'une colossale escroquerie, d'un bluff dont la découverte serait capable d'entraîner la chute du régime.

UN DÉCOR « A LA POTEMKINE »

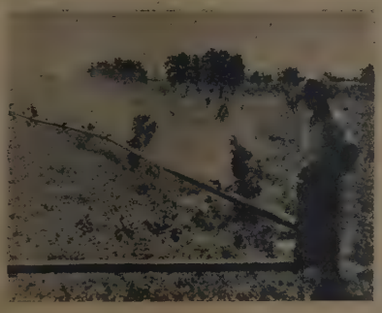
Rien ne semblait jamais trop beau, trop cher, trop prématuré pour monter ce décor de grandeur qui n'était peut-être qu'un décor « à la Potemkine ». Comment l'Italie, pays pauvre, qui se saignait déjà aux quatre veines pour coloniser l'Ethiopie — autre gouffre sans fond — pouvait-elle financer indéfiniment l'effort démesuré entrepris en Libye ? Routes, chemins de fer, hôpitaux, dispensaires, écoles, équipement hydraulique et électrique, églises, mosquées, édifices publics, logements, jetées, phares, ports, aérodromes, tout surgissait à la fois comme par enchantement. Encore beaucoup de ces travaux pouvaient-ils passer pour indispensables, tandis qu'on demeurait pantois devant ces cathédrales vêtues de marbre, ces arcs de triomphe, ces hôtels de grand luxe, ces vastes musées, ces fouilles des deux capitales qui sortaient de terre en quelques mois comme si l'argent ne comptait pas, comme si des nappes de pétrole, des mines de Golconde, des cultures opulentes allaient rembourser de telles mises de fonds.

La colonisation dite démographique n'était pas menée avec plus de prudence. Elle lançait de but en blanc des centaines et des milliers de familles paysannes dans une brousse dont les possibilités avaient été supputées avec tant de précipitation que les pires fiasco semblaient à craindre. Le cœur se serrait à la vue de nichées de colons transplantés avec tant de désinvolture sur des terres arides couvertes de dunes ou d'épines, dans un climat infernal, avant même que les puits fussent creusés, avant que l'on sût s'ils donneraient un jour de quoi les empêcher de mourir de soif.

Il faut cinq ans pour qu'une vigne commence à produire, dix pour un amandier, quinze pour un olivier, et combien pour les plantations de brise-vent, les installations hydrauliques, le choix des semences, des espèces, des méthodes les meilleures ! Toute cette colonisation ne marchait qu'à coups de crédits, de subventions plus ou moins déguisées. Le rendement à prévoir, les prix de revient n'entraient guère en ligne de compte. Il fallait marcher, aller de l'avant. Et plus on avançait plus il devenait évident qu'on avait été trop loin pour reculer. On parlait comme d'une chose certaine de l'installation imminente de 700.000 colons. En 1936 ils n'étaient encore que moins de 8.000 (soit 1.422 familles réparties sur 193.000 hectares) et déjà la marge de sécurité du pays était dangereusement dépassée. Il suffisait que cette année-là la pluie fût de moitié plus faible que de coutume pour qu'une crise majeure éclatât. L'élevage était la ressource essentielle des indigènes. La plupart des friches ayant été loties, leur refuge traditionnel manquait aux bergers. Tout le bétail de la Tripoli-

CONTRASTE SAISISSANT. EN HAUT : LE PAYSAGE TEL QU'IL SE PRÉSENTE, AUX ENVI
RONS DE TRIPOLI, LA OU LES ITALIENS NE S'ÉTAIENT PAS IMPLANTÉS, ENTR
LES OASIS ESPACÉES LE LONG DE LA COTE. CES BRANCHAGES REPRÉSENTENT L'ABR
TEMPORAIRE D'UNE FAMILLE DE NOMADES ET DE SON BÉTAIL ; A DROITE, SU
PILOTIS, DES PEAUX DE CHÈVRE RENFERMENT QUELQUES PROVISIONS. EN BAS : C
VILLAGE, FONDÉ EN 1938 A L'OUEST DE TRIPOLI, S'ÉLEVA SUR LE SABLE ARIDE
AUJOURD'HUI, GRACE AUX IRRIGATIONS ET AUX PLANTATIONS D'ARBRES, BIANCH
CONNAIT UNE CERTAINE AISANCE. MAIS AU PRIX DE QUELS PERSÉVÉRANTS EFFORTS

QUE DEVIENDRONT CES FONDATEURS D'EMPIRE ? ➡



DE HAUT EN BAS : UN BEAU TYPE DE PIONNIER. UN COLON ITALIEN, FIER DE MONTRER SES POMMES, LES PLUS GROSSES DE LIBYE, OU ELLES SONT EN GÉNÉRAL DE LA TAILLE D'UNE CERISE. CET AUTRE COLON, AVEC SA CHARRUE LÉGÈRE, PRÉPARE LES SEMAILLES D'ARACHIDES ENTRE LES ORANGERS. CETTE PLUIE ARTIFICIELLE FAIT POUSSER LA LUZERNE POUR LES VACHES VENUES DE SUISSE. CES ÉCOLIERS ITALIENS APPLAUDISSENT LE « ROI DÉSIGNÉ ».

taine allait périr. Il fallut de toute urgence improviser une opération sans précédent, une tentative désespérée de sauvetage dont le coût fut astronomique. Par camions, par bateaux, 350.000 têtes de bétail durent être évacuées précipitamment en Cyrénaïque, à plus de 1.000 kilomètres de là ! Puis, le danger passé, il fallut les rapatrier, les redistribuer. Comment chaque propriétaire retrouva-t-il jamais son petit troupeau disparate, je renonce à l'imaginer. Mais le fait est que cet avertissement du ciel ne fut pas écouté. En 1939 arrivait une nouvelle vague de 20.000 colons, installés sur l'heure autour de six villages neufs, dans 1.800 maisonnettes réparties sur 60.000 hectares supplémentaires. En 1940 il en débarquait encore lorsque Mussolini jeta les dés de fer. *Quos vult perdere Jupiter dementat prius.*

LE BILAN D'UNE DÉFAITE

Le 10 juin l'Italie entrait en guerre. Le 28 Balbo mourait à bord de son petit avion personnel sur lequel un chasseur italien avait ouvert le feu, le prenant pour un ennemi. Sa mort fut une perte incalculable pour son pays. Pour lui elle fut une délivrance. Quelques jours avant de tomber en flammes, il avait dit à son neveu qui voulait servir sous ses ordres en Afrique : « Rappelle-toi que Balbo ne peut pas perdre la Libye. » Ses troupes étaient nombreuses. Mais leur moral était détestable, leur matériel, nul. Les troupes françaises auraient-elles attaqué, Tripoli serait tombé en huit jours. Elles ne bougèrent pas. Mais l'offensive anglaise fut immédiate, tout de suite spectaculaire. Si l'Afrika Korps n'était pas accouru à la rescousse, la Libye entière aurait été occupée dès 1941. Rommel ne réussit qu'à retarder l'échéance. Faute de renforts reçus à temps, il dut laisser passer sa chance. Les Anglais reçurent des hommes, des chars, des canons. Ils attaquèrent à nouveau. Alors, prises de panique, les autorités fascistes donnèrent l'ordre d'évacuer en masse tous les civils de Cyrénaïque. La peur des Bédouins assoiffés de vengeance qui accouraient d'exil sur les talons des Anglais justifiait-elle l'abandon total ? Cet exode sauva sans aucun doute des vies humaines. Mais, du jour au lendemain, l'occupation italienne prit fin d'elle-même.

En Tripolitaine, les choses se passèrent autrement. Réfugiés et colons s'y trouvaient pris comme dans une nasse. Par force, ils ne bougèrent pas. Peut-être parce que la pacification datait d'un peu plus loin qu'en Cyrénaïque, peut-être parce qu'elle avait été moins sanglante, peut-être aussi parce que les indigènes eurent peur de bouger, un nouveau recul des Anglais étant encore considéré comme possible, le massacre redouté ne se produisit pas.

Dès le début de 1943 les forces de l'Axe avaient perdu la partie en Afrique. La guerre s'éloignait de la Libye. Les dégâts étaient sérieux mais beaucoup plus restreints, cependant, qu'on aurait pu l'imaginer. Les trois ports : Tripoli, Benghazi, Tobrouk, étaient hors d'usage, encombrés d'épaves, démolis de fond en comble. Les villes de Tobrouk et de Benghazi étaient l'une réduite à rien, l'autre sérieusement endommagée. Tripoli urbain avait souffert, mais superficiellement. Toutes les agglomérations qui se trouvaient à l'écart de l'autostrade avaient été épargnées ou à peu près. La voie impériale inaugurée en si grande pompe par Mussolini avait au moins servi à canaliser les armées dans leurs avances et reculs successifs. Les grandes batailles s'étaient toutes livrées dans le désert. Prouvant entièrement le bien-fondé de la théorie des « îles ». On s'est, en effet, battu comme s'il s'agissait de débarquer ou de rembarquer. On s'est battu à l'entrée et à la sortie des taches vertes, pas du tout sur elles. Tobrouk était une tête de pont, comme Dunkerque, comme Omaha Beach. Entre chacune de ces taches le flux et le reflux s'étaient écoulés rapidement, épargnant comme par miracle tous les villages, la plupart des fermes.

(A suivre.)

CHRISTIANE D'ESTIENNE, DÉCORATRICE DE L'EUROPE

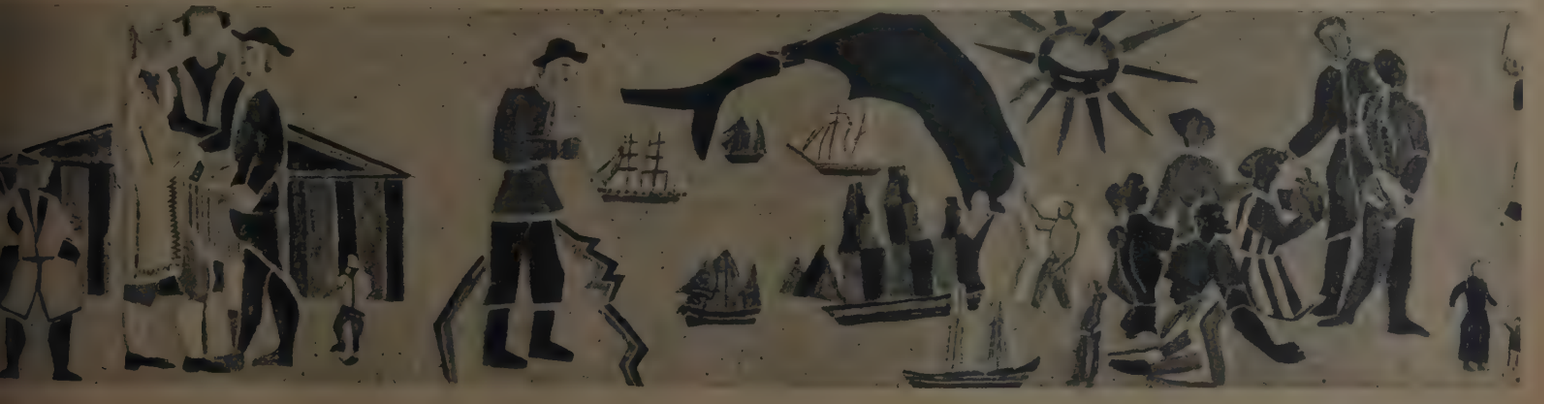
PAR DANIEL-ROPS

Dans quelques jours le palais de l'Europe à Strasbourg, le palais tout neuf et sortant jeune du sol comme l'idée même qu'il abrite, s'ornera d'une œuvre d'art qui fera sensation. Le salon de réception des représentants, vaste salle où les délégués et les assistants se réunissent en conversations amicales, longue pièce claire aux dimensions heureuses, recevra une double suite de décorations en céramiques polychromes d'un style entièrement nouveau. Déjà, au dernier Salon d'art sacré, à Paris, au palais d'Art moderne, les visiteurs ont pu voir une des parties de cet ensemble, un *Couronnement de Charlemagne*, où se reconnaissait l'heureux accord d'une recherche nouvelle et d'une fidélité aux grandes traditions des arts muraux. L'œuvre totale sera là, sur les parois du palais de Strasbourg, bien ordonnée, d'un style net et pur. Nul doute que le nom de son auteur soit désormais retenu : Christiane d'Estienne.

C'est une noble histoire que la sienne. Il y a dix ans, lorsque la perte la plus cruelle l'obligea à assumer de lourdes responsabilités, ce qui n'avait été pour elle que passe-temps de jeune fille devint la sauvegarde de son foyer. Avec une application, une méthode qui relèvent d'un caractère tout viril, cette jeune femme apprit le lent, le minutieux métier de la terre. D'abord élève à l'école de poterie de Saint-Laurent-lès-Mâcon, elle fut ensuite, trois ans durant, élève à la section de céramique de l'Ecole des beaux-arts de Bourges. Au moment même où son directeur, Malvaux, donnait à l'art artisanal français une si belle impulsion, elle y suivit les cours de Jean Lérat, qui, lui-même, procédait de la belle tradition folklorique du grand maître potier de la Borne, Beyer. Connaissant désormais son art, elle se lança seule ; un atelier se trouvait disponible dans une rue tranquille de Passy. Elle s'y installa. Et depuis lors, chaque jour, entourée d'un groupe de jeunes filles qu'elle dirige, elle travaille, avec une ténacité que bien des hommes pourraient admirer, à modeler, à sculpter la terre, à étaler les pâtes qui vont devenir rutilantes couleurs en passant dans le four électrique.

L'intérêt de l'œuvre de Christiane d'Estienne est double. Il est inutile de louer la beauté de la matière qui sort de ses mains, la sonorité de ses teintes, de ses vernis recuits, qui étincellent et qu'on a envie de caresser rien qu'en les voyant. Ni même la délicatesse sans cesse renouvelée des formes qu'elle sait donner aux moindres objets. C'est sur ses intentions qu'un artiste se juge : celles de Christiane d'Estienne sont grandes. Alors que la céramique passe trop souvent pour un art mineur, un art de tasses et de bols, elle vise à retrouver les grandes traditions architecturales que cette technique a connues jadis, celles qu'on admire dans les ruines de Mésopotamie et de Perse, celles des inoubliables fragments de Mari rapportés par André Parrot au

Mme Christiane d'Estienne, qu'on voit ci-contre dans son atelier, a représenté en deux bandes de céramique les grands moments de l'histoire de l'Europe. En haut de page : la Défaite d'Attila, les Moines copistes, le Couronnement de Charlemagne, la Construction des cathédrales, la Grande Charte, l'Invention de l'imprimerie. En bas : Erasme et l'humanisme, l'Expansion maritime, Sully, la Nuit du 4 aout, Garibaldi, l'Abolition de l'esclavage. Ci-dessus, le dernier panneau : les Constructeurs de l'Europe future : Briand, Bevin, Robert Schuman et, sur le toit, Spaak.



QUATRE MOTIFS DE LA DÉCORATION CONÇUE PAR CHRISTIANE D'ESTIENNE POUR LE PALAIS DE STRASBOURG. EN HAUT, A GAUCHE, LE COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE, QUI EN 800 FIT DE L'UNITÉ EUROPÉENNE UNE RÉALITÉ ; A DROITE, JEAN SANS TERRE OCTROIE EN 1215 LA GRANDE CHARTE AUX ANGLAIS. EN DESSOUS, A GAUCHE, ATTILA EST VAINCU AUX CHAMPS CATALAUNIQUES. L'ÉPISODE REPRÉSENTÉ A DROITE FIGURE LA GRATITUDE DES ESCLAVES AFFRANCHIS POUR VICTOR SCHŒLCHER, L'APOTRE DE LEUR LIBÉRATION.

Louvre ou celle de la frise des Archers du Roi des Rois. Elle a étudié minutieusement les chefs-d'œuvre de la mosaïque, aussi bien à l'admirable exposition qui s'est tenue récemment au musée des Monuments français que sur place, à Ravenne, où elle a fait un séjour de travail il y a peu de temps. Il n'est fresque importante du moyen âge qu'elle n'ait étudiée minutieusement. Ce sens de la décoration murale qui a fait la grandeur des hautes époques de jadis, Christiane d'Estienne le retrouve et vise à l'enrichir.

Car, et c'est là sans doute le second trait marquant de sa personnalité, cette artiste cherche sans cesse à transformer, à améliorer, à développer ses moyens techniques. Ainsi, quand elle s'est attaquée à la mosaïque (pour réaliser un vaste panneau décoratif consacré à saint Eloi) elle n'a pas usé de la méthode traditionnelle, qui consiste à juxtaposer des smalts et des tessères taillés au marteau dans le verre coloré ou le marbre ; elle a modelé et cuit chacun des éléments, selon des formes calculées spécialement pour le motif décoratif dans lequel ils devaient prendre place. Le résultat est extrêmement séduisant, très varié dans le détail et très uni dans l'ensemble.

La technique à laquelle elle s'est appliquée plus récemment est aussi nouvelle. Il s'agit de grands éléments de céramique incrustés dans le ciment selon un dessin préétabli. Cet art s'inspire, si l'on veut, de celui du vitrail ou de l'émail cloisonné ; ce qui correspond aux plombs ou aux séparations de métal, c'est ici la mince bande de ciment qui se voit entre les morceaux de terre cuite. L'ensemble est extrêmement frappant et possède au plus haut degré ce caractère « décoratif » que Berenson réclame des grands arts muraux. Les formes établies pour obtenir cet effet sont stylisées, simples et nobles. Les couleurs, sobres — noir, rouge, brique, blanc — sont prévues pour jouer sur le fond vert du ciment, qui les fait ressortir chaleureuses. On éprouve devant cette œuvre la satisfaction, en quelque sorte instinctive, de sentir une création artistique totalement adaptée à son objet et fidèle à ses plus profondes exigences.

C'est selon cette technique de la céramique incrustée dans le ciment que Christiane d'Estienne vient de réaliser la décoration du grand salon de réception du palais de Strasbourg. L'œuvre se présente en deux longues bandes qui se font face, de 1 mètre de haut sur 10 mètres de large. Le thème choisi est « l'Histoire de l'Europe dans ses grands moments ».

D'un côté, tour à tour Constantin, devant la porte de Trèves, appelle à la civilisation les peuples encore barbares ; Attila succombe aux champs Catalauniques sous les coups de l'armée européenne unie ; les moines copistes, dans leurs couvents, conservent à l'Europe une culture ; Charlemagne est couronné, et, avec lui, le grand rêve de l'unité européenne ; les bâtisseurs des cathédrales réalisent cette unité dans l'art servant la foi ; les Anglais, en proclamant la Grande Charte, posent des principes qui seront ceux de l'Europe libre ; et Gutenberg invente l'imprimerie.

Sur l'autre face on voit tour à tour sept autres grands épisodes significatifs de cette histoire européenne si variée et si féconde : Erasme évoque l'humanisme ; une caravelle prête à prendre la mer rappelle que l'Europe, par ses navigateurs, a porté sa civilisation à d'autres mondes ; Sully, dont le grand dessein ne fut qu'un beau rêve, est là pour affirmer la puissance de l'idée ; les représentants de la France, lors de la nuit du 4 août, témoignent que l'idée, fût-ce la plus généreuse, peut parfois devenir réalité. Garibaldi, sur son rocher de Caprera, crie le même idéal de liberté et de justice ; comme aussi bien ce groupe de nègres que l'abolition de l'esclavage rend à leur dignité d'hommes ; enfin le palais même de Strasbourg, auquel travaillent de bons ouvriers aisément reconnaissables, est le symbole concret de cette Europe unie dont chacun éprouve aujourd'hui l'exigence et qui, par delà toutes les incompréhensions et les jalousies, finira bien par être.

La seule énumération suffit à faire mesurer l'ambition de cette œuvre et sa grandeur. Pour la première fois Christiane d'Estienne a pu réaliser ce dont elle rêvait, une composition céramique en vastes dimensions, sur de larges surfaces, à l'échelle murale. Engagée sur cette voie, elle ira plus loin ; demain, nous le savons, une des églises des « Chantiers du Cardinal », celle du Plessis-Robinson, recevra d'elle une ornementation monumentale, dont le thème sera « le Baptême du Christ ». Et à voir cette jeune femme mince, sur le visage de qui luit une flamme douce et pure, on admire qu'une œuvre si vaste et si forte puisse sortir si heureusement réussie de ses mains.

★ L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX ★

LES VIEILLES DOULEURS

VOICI un curieux livre, d'où toute littérature a été volontairement exclue. Ce qu'on y trouve, ce ne sont même pas des tranches de vie, telles que les cuisina jadis l'ambition naturaliste. Plutôt des miettes de vie, mais recueillies telles qu'elles se sont détachées de quelques existences humaines.

Le médecin qui nous présente ce volume, sous le pseudonyme de Raoul Carson, nous dit quelle en est l'origine. Un soir, il faisait à quelques amis le récit d'une consultation curieuse qu'il avait eue le matin à l'hôpital. Les propos d'un malade sur son métier, sur sa condition, sur le monde où il vivait s'ouvraient finalement sur quelques mots d'une poésie inconsciente et inouïe. L'un des auditeurs dit au médecin : « Vous devriez écrire ces histoires. » Ce conseil fut suivi. Le médecin se fit plus attentif à ce que lui disaient parfois ses malades qui pensaient tout haut devant lui. Il prit des notes. Il rédigea ces brefs dialogues, en mettant tout son effort à ne rien ajouter à leur vérité nue. Et il a intitulé *Vieilles Douleurs* (Ed. de Flore) ces pages où l'on entend la nature humaine la plus démunie exhaler sa misère, sa résignation, son espérance.

Il faut prendre ce livre comme il nous est donné. M. Raoul Carson a bien fait de transcrire les paroles qui l'ont frappé telles qu'il les a entendues. L'artifice serait ici intolérable. Cependant, plus d'une de ces histoires n'arrive pas sur la page imprimée sans perdre de sa force et de sa valeur. Une histoire vraie, quand on la rapporte, paraît assez frappante pour que survienne la suggestion : « Il faudrait l'écrire. » Et puis, quand elle est écrite, sa valeur se refroidit et s'amincit. L'observation qui a semblé un reflet de la vie devient comparable à une fleur qu'on a mise à sécher dans un herbier. Plusieurs des notes prises par M. Raoul Carson ont tendance à glisser vers cette faiblesse. Mais il y en a d'autres qui gardent une émouvante résonance.

Par exemple, la femme qui a été opérée et qui n'a pas pu s'asseoir pendant un an :

— Et pourquoi donc ?
— J'avais un fil.
— Un fil !
— Ils l'avaient oublié.
— Et alors ?
— J'ai souffert... et j'ai pas pu me plaindre. On m'a dit que c'étaient des grands docteurs, alors !

Il y a l'histoire (où s'exprime aussi la foi en la médecine) de la femme désespérée parce que son docteur est mort, et qui vient en trouver un autre pour lui dire ceci :

— Savez-vous de quoi il est mort, mon docteur ? Il est mort de la même maladie que moi.
— Quelle maladie ?
— Exactement ce que j'avais. Il me le répétait tout le temps, mais il ne m'a jamais précisé. Jamais il ne m'a fait de confidences, et c'est ça qui m'embête. Il a emporté le secret dans la tombe. Et moi... je ne sais plus quoi faire.

Et la désespérée de conclure :

— C'est triste ça. C'est triste d'être docteur, vous savez. Ils encouragent les malades, ils leur donnent de l'espoir, mais quand les docteurs sont malades, ils sont seuls, il n'y a personne au-dessus d'eux, je veux dire personne qui sache plus qu'eux, pour leur dire qu'ils peuvent guérir !

On comprend que M. Raoul Carson n'ait pas voulu garder pour lui de telles paroles. Des paroles que ces hommes et ces femmes « dirent simplement, sans en mesurer la profondeur qui va jusque dans les abîmes de l'être », comme l'écrit très justement M. Pasteur Vallery-Radot dans sa préface.

Sans doute y a-t-il aussi parmi ces propos des cocasseries, des mots d'un comique involontaire. Il y a encore des naïvetés de prétentieux, ignorants de leur ignorance, et qui excellent à tirer des effets imprévus d'un vocabulaire qu'ils manient sans le comprendre. Mais ces traits qui font rire sont à la surface de ces scènes de comédie humaine. Les personnages qui la jouent à leur insu sont pour la plupart des humbles, des simples, en toute vérité. « Leurs paroles, nous dit M. Raoul Carson, traduisent, plus que des idées nécessairement indigentes, le sentiment que leur donne leur présence dans le monde. Ce sont des malades, et souvent ils passent sans césure du mal de leur corps au malheur de leur vie. Et dans l'un et l'autre cas ils manifestent un sentiment aigu de la fatalité et du caractère strictement personnel de cette fatalité. »

Le plus émouvant est qu'ils se plaignent peu de leur malheur ou du moins qu'ils n'en sont pas assombris à jamais. Ils pensent que leur mal est un accident, mais que le cours des choses n'est pas mauvais. Ils croient à la science des hommes et à la bonté de la vie. Ce sont eux qui sont bons, au fond. Si bien que dans ces échos de la vie des malheureux l'espérance ne cesse pas de briller à travers les pauvres mots qu'ils prononcent.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

SIMPLE VISITE A GEORGES DUHAMEL

PARLER de la jeune littérature, me dit Georges Duhamel, c'est encore parler de mon livre. Au fond, nous essayons tous de répondre à la même question...

J'ai longé une allée vaguement bocagère, au fond du quartier de l'Europe; j'ai hésité devant la sonnette qui porte quadruplement le nom des Duhamel ; je me suis assis en face du père de Salavin, tandis qu'on s'affairait dans le salon voisin à préparer les instruments de musique qui serviront ce soir pour un concert de famille; j'ai admiré le portrait de Rimbaud par Fantin et la photographie de l'Abbaye (« l'Abbaye, qui avait essayé de résoudre le problème du second métier »). La conversation a commencé par s'égarer sur les ambiguïtés de la carrière littéraire. Tout doucement je l'ai ramené vers le sujet qui motivait ma visite : ce *Cri des profondeurs*, qui paraît ces jours-ci, un an exactement après *le Voyage de Patrice Périot*, avec une ponctualité qui honorerait un débutant.

Mais Georges Duhamel n'a vraiment rien d'un débutant, et s'il connaît entre autres fiertés la satisfaction légitime d'avoir été au long de sa carrière un des auteurs les plus traduits dans toutes les langues du monde, la parution du *Cri des profondeurs* ne lui paraît pas — comme tant d'autres le croiraient à sa place — un événement unique.

« Mon livre... les autres livres... Nous sommes tous engagés dans le même effort : essayer de comprendre l'homme. En simplifiant, voyez-vous, la littérature moderne a traversé trois phases.

» La première a permis de définir des caractères : *l'Avare, le Misanthrope*... La deuxième, de recenser les lieux et les circonstances de notre drame : *l'Assommoir, Germinal*... La troisième est un effort pour comprendre ce que nous sommes et ce que nous faisons dans cette complexité qui nous déchira...

» Chaque génération apporte sa pierre à l'édifice. C'est pour cela que je continue à me sentir si près de tout ce qui s'écrit chaque jour autour de nous. Ce que je n'aurai pas dit d'autres le diront ensuite à ma place. L'essentiel est d'avoir tenu le rôle qu'on pouvait jouer dans la partie. »

Cette modestie, que soulignait la grande douceur du regard, n'empêchait pourtant pas mon hôte de s'enthousiasmer pour la créature à qui il venait de donner naissance. En surimpression, pourrait-on dire, sur cet homme de lettres exemplaire, qui n'avait aucun des défauts de l'homme de lettres, je voyais se dessiner l'auteur; cependant le sourire ironique devenait le sourire de celui qui a mis toute sa science d'écrivain au service de cette mystérieuse opération : la mise à l'existence d'un héros de roman.

« J'ai voulu peindre, dans le *Cri des profondeurs*, l'homme que je déteste le plus. Celui qui écrase tout, qui n'aime personne, mais qui se cherche en même temps des alibis perpétuels afin de se persuader plus facilement, vis-à-vis de sa conscience, qu'il n'a jamais trahi... Il y a longtemps que le personnage me hante. Je crois que j'ai réussi à l'exprimer. L'homme des extrêmes... »

Georges Duhamel saisit un paquet de doubles d'épreuves — j'admire cela : des doubles d'épreuves *corrigés* ! — et me lit rapidement une page

— « Je » ?..., dis-je lorsqu'il repose les feuillets.

— C'était une difficulté supplémentaire qui m'a intéressé, écrire ce récit à la première personne. Cela me permettait en même temps d'exprimer mieux tous les détours...

Cela exigeait aussi qu'il s'identifiât entièrement à l'âme de son « ennemi ». Virtuosité. Perfection technique de l'écrivain qui toute sa vie s'est interrogé pour faire progresser, tout simplement, son « métier ». « Se perfectionner, me disait-il tout à l'heure, n'est-ce pas encore un des meilleurs buts qu'on puisse choisir ? »

Je songeai alors, et je le lui dis, qu'on assura l'an passé que Patrice Périot, c'était lui... Cette fois l'écart paraît suffisant pour ne pas voir se reproduire la méprise ! Et juste comme je prononçais le nom de Périot, le téléphone sonna, et Georges Duhamel s'en fut accepter, sollicité sous je ne sais quel prétexte, un rendez-vous qui devait être le dixième de la journée; je pensais à son héros accablé au point de ne pouvoir plus consacrer d'instant à son travail, et je me levai sur la pointe des pieds...

Mais déjà l'écrivain revenait vers sa table. Je fus frappé de voir que nul dépit, nul harassement ne se marquaient sur ses traits. Il considérait simplement comme son devoir de rendre service.

Alors une épithète vint relier en moi l'homme à l'œuvre, et je quittai la pièce en me répétant qu'avant tout, et sans contestation possible, Georges Duhamel était bon.

DEMAIN Ste-CATHERINE,

Au XIIIe siècle, quand Etienne Boileau, en établissant le *Livre des métiers*, fit passer dans un véritable code de l'industrie ce qui n'était, avant lui, que coutumes, la corporation des tailleurs de robes reçut ses statuts ; mais n'allez pas croire que ces tailleurs de robes eussent pour privilège et délices particuliers de travailler pour les femmes. Ils faisaient des robes pour les deux sexes, et celles que revêtaient les hommes — les seigneurs, une fois leur armure enlevée — étaient fastueusement ornées, formées de pièces rares et souvent compliquées, et au moins aussi belles que celles des femmes. D'après Alfred Franklin, qui étudia minutieusement la vie privée des Français à travers les âges, les « couseurs » étaient des gens chargés de faire toute espèce de couture et, plus spécialement, de coudre les objets taillés, nous dirions aujourd'hui coupés.

Voilà donc notre midinette d'antan qui nous apparaît sous les traits d'une « cousette » (le mot est plus joli que « couseuse »). Mais qu'elle se soit appliquée à coudre des vêtements, des coiffes ou des gants, sa lointaine et douce image pourrait nous murmurer à travers les siècles :

Si vous saviez enfants,
Quand j'étais jeune fille,
Comme j'étais gentille...

Gentille ? On craignait même qu'elle ne le fût trop ! La préoccupation du roi Charles VIII, le jour qu'il accorda leurs statuts aux lingères, en 1485, fut donc de veiller à la moralité de la communauté. Ne devaient être admises à exercer cette profession *aucune fille blasmée ou scandalisée de leur corps.* Cette clause ne figura plus dans les nouveaux statuts de 1595. Sans doute la conduite exemplaire des jeunes lingères en avait-elle démontré la superfluité.

C'est au XVIIe siècle que pour la première fois il est question des grisettes. Ce sont, à cette époque, de jeunes personnes, filles de boutique le plus souvent, qui s'habillent d'une étoffe grise de peu de valeur, mais dans laquelle cependant elles s'arrangent de manière à paraître charmantes. Aussi Dancourt écrit-il :

De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or et ducats...

Nous rencontrons la grisette dans les *Mémoires* de Saint-Simon, dans le théâtre de Regnard, dans *les Grands Jours d'Auvergne* de Fléchier. Marivaux lui réservera une place plus large dans *Marianne.*

L'un des événements les plus considérables pour l'histoire de la toilette féminine fut, en 1675, l'institution de la corporation des couturières de la ville de Paris. L'intervention de Louis XIV fut nécessaire pour obtenir ce résultat. Ainsi dans le royaume de la mode le Roi-Soleil fait-il presque figure de révolutionnaire, ayant « considéré qu'il était assez dans la bienséance et convenable à la pudeur des femmes et des filles de leur permettre de se faire habiller par des personnes de leur sexe quand elles le jugeraient à propos ». Les tailleurs perdaient le privilège exclusif « à confectionner les vêtements des femmes », mais conservaient le droit « d'habiller les fillettes ».

L'article 12 des statuts décidait que la communauté aurait saint Louis pour patron.

Il faut attendre jusqu'aux temps modernes pour voir le couturier (ou la couturière) lancer les modes nouvelles. Même au Grand Siècle ce sont les « marchandes de modes » qui s'en chargent. Ces marchandes employaient « les taffetas, la gaze, la dentelle, les rubans, les fleurs et les plumes », qui feront, de nos jours, l'objet d'autant d'industries différentes. La Du Barry avait appris chez un marchand de modes l'art de nouer un ruban et la galanterie. La Révolution lui coûta la vie. Mais la plupart des vraies grisettes traversèrent sans trop de tourments cette période terrible. Elles prirent part aux fêtes populaires et dansèrent jusque dans les églises. Notre grisette d'alors manquait-elle de cœur ? Non ! Mais elle avait vingt ans. Moins quelquefois ! Elle pleurera sous l'Empire, quand son bien-aimé partira pour des pays dont elle sait à peine le nom, des guerres dont elle ignore la cause. Ce qui ne l'empêchera pas d'acclamer Napoléon. La Restauration venue, elle gardera encore son petit bonnet à la Charlotte Corday.

Une confusion s'établira quelquefois entre la grisette et la lorette, bien qu'il s'agisse ici de deux catégories de femmes bien distinctes. Quelquefois la lorette a d'abord été grisette, mais elle ne l'est plus du jour où elle cesse de travailler, et, ne croyant plus à l'amour, demande à l'amour des moyens d'existence. Le chansonnier Nadaud a bien marqué cette différence en faisant dire à la grisette par la lorette :

Ma pauvre fille,
De ta famille
Tu crains toujours les reproches grossiers,
Chez moi, ma mère,
Pour se distraire,
Fait la cuisine et vernit les souliers.

FÊTE DE LA MIDINETTE

PAR MARCEL BELVIANES

Je ne vis pas des soupirs de la brise,
De l'air du temps, de la manne du ciel,
Non, non, je vis de l'humaine bêtise :
Vous le voyez, mon règne est éternel...

Avouons cependant qu'en ce temps-là déjà l'on n'exaltait pas toujours la vertu. A l'ange immaculé, bête comme une oie, des romans qui se situent dans la société bien rentée du temps, s'oppose la petite ouvrière dégourdie, plus sémillante et plus spirituelle, certes, mais dont les grands du jour tournaient souvent la tête. Béranger aima Lisette. Elle l'a trompé, il lui a pardonné. Cela n'empêcha pas qu'il n'ait su estimer, lui, l'honnête homme, celle qui a le respect du travail et de l'amour et qui toute la vie restera fidèle au métier qu'elle a choisi, à l'homme qu'elle aimait à vingt ans. C'est Lamartine lui-même qui nous en apporte le témoignage. Dans la rue qu'habitait le chansonnier, entre les terres labourées qui s'étendaient « entre le village de Passy et la lisière du bois de Boulogne », venait parfois une belle jeune fille dont le père, mécanicien ou typographe, avait parlé de Béranger à sa pauvre famille. Elle demandait, rougissante, à parler en particulier au vieux poète. Il l'emmenait dans une embrasure de croisée au fond de la chambre et j'entendais de ma place des sanglots mal étouffés, interrompus de délicates confidences ; c'était une consultation de l'amour indécis, pour savoir si elle devait accueillir ou repousser la proposition de mariage d'un jeune ouvrier sans fortune, dont la demande n'agréait pas à ses parents. Il fallait que Béranger se chargeât de la négociation sans connaître ni le père, ni la mère, ni le prétendant, mais après une enquête scrupuleuse sur la situation, sur le caractère et jusque sur le cœur des deux amoureux. Il prenait son crayon, il écrivait les noms, les adresses, les heures.

« J'irai, mon enfant, j'irai demain, disait-il, je tâcherai d'arranger cela pour le mieux. »

Henry Monnier nous a laissé de la grisette un autre portrait, qu'il attribue à Joseph Prudhomme : « La larme du souvenir humecte délicieusement ma paupière, et mon cœur palpite doucement quand je songe à votre jupon court, au foulard qui cachait vos appas, à vos jolis pieds dans de si jolies chaussures. L'antiquité reconnaissante vous eût élevé des autels, douces et charmantes filles, *bons chiens*, comme nous disions, si dévouées, si aimantes, si heureuses de nos succès, si consolantes dans nos revers... » C'est presque du Murger.

Si l'on se rapproche de 1848, l'ouvrière parisienne apparaît de plus en plus sage. Jenny l'ouvrière devient à la mode. On retrouve sa sœur dans *les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. Elle est courageuse, bonne et tendre. Son meilleur compagnon est un petit oiseau (j'aurais voulu que ce fût un *griset*, qui est un petit chardonneret). Elle fleurit sa fenêtre. Elle n'a pas de cœur de rechange et résiste aux tentations de la fortune. Et pourtant, comme dans cet univers qu'est Paris tous les contrastes surgissent, on voit entre 1847 et 1870 se manifester dans la mode féminine une tendance à la masculinisation. Les caricaturistes dessinent des grisettes... en culottes. Or il y a cent ans, ou même moins, rien n'était plus condamnable qu'une femme en culottes, si ce n'est une femme qui fumât.

Le type plus récent de la midinette est né sous la Troisième République. La midinette se croit essentiellement démocrate, vous la vexeriez pourtant si vous lui disiez (ce qui d'ailleurs ne serait pas vrai) que son goût — le goût de Paris, le charme, la grâce de Paris — ne représente pas quelque chose d'exceptionnel, d'inimitable, d'unique, d'a-ris-to-cra-ti-que. Elle n'a pas les moyens de s'habiller chez le grand couturier qui l'emploie, mais chez lui, avec lui, elle apprend à se pomponner et, dès lors qu'il s'agit de sa propre toilette, elle sait encore innover, donner à sa robe le pli, le coup de pouce, le je-ne-sais-quoi où triompheront son adresse, son intuition, sa personnalité. Elle possède le sens miraculeux de ce qui sera beau en étant simple.

Ne nous leurrons pas cependant. La midinette de la chanson n'est pas la seule qui existe. Au début de notre siècle encore, on trouvait charmant de voir des essaims de petites ouvrières déjeuner d'un cornet de frites. Cela faisant partie du spectacle de Paris, c'était une curiosité ; des étrangers auraient payé pour assister à ces régals. Reconnaissons pourtant — et ce n'est pas à notre gloire — que si à l'heure de midi (qui leur a donné son nom) les midinettes se précipitaient hors des ateliers, vers le marchand de frites, en poussant les cris joyeux d'oiseaux redevenus libres, c'est qu'elles n'avaient pas toujours l'argent nécessaire pour un festin plus magnifique. Certaines d'entre elles gagnaient environ 1 fr. 50 par jour. Ce n'était pas assez pour faire deux repas tous les jours, même quand on ne chômait pas.

Chez nos grands couturiers, en dehors des ouvrières et des employées proprement dites, on rencontre de jeunes femmes qui ne sont ni des actrices, ni des danseuses, ni des prêtresses, et qui cependant officient, montent sur une scène minuscule et, avec d'harmonieux et lents mouvements (de ces mouvements qui ne déplacent pas les lignes), offrent à un public soigneusement choisi, en première représentation, le spectacle émouvant des nouveaux modèles de la saison. Ce sont les mannequins. Les « couseuses » ne sont pas leurs grand-mères : elles ont pour ancêtre une poupée. Dès le XVII^e^ siècle, en effet, Paris envoyait aux capitales étrangères — et jusqu'à Constantinople — une poupée dont les habillements leur enseignaient ce qu'était la mode en France, une mode que les autres pays aspiraient à suivre aussitôt. Et quand Louis XIV fut en guerre avec l'Angleterre, « par une galanterie qui n'est pas indigne de tenir rang dans l'histoire, les ministres des deux cours accordaient, en faveur des dames, un passeport inviolable à la poupée, et pendant les hostilités furieuses qui s'exerçaient de part et d'autre elle était ainsi la seule chose qui fût respectée par les armes ».

CETTE PHOTOGRAPHIE D'UN JOUR DE GRÈVE MONTRE QUE LES PLUS GRAVES CIRCONSTANCES NE FONT PAS PERDRE AUX MIDINETTES LEUR SOURIRE.

Les midinettes ont chaque année une grande fête : la Sainte-Catherine. Ce jour-là celles qui comptent vingt-cinq printemps et ne sont pas encore mariées se répandent dans les rues, coiffées d'un bonnet symbolique. Leurs camarades, plus jeunes ou plus âgées, ne manquent pas de les accompagner. Paris leur appartient. Elles chanteront, elles danseront, elles formeront des bandes gracieuses et tumultueuses auxquelles les grincheux seront contraints de céder le pas. Les plus hardies embrasseront un marin (les marins portent bonheur !) ou l'agent qui règle la circulation. Beaucoup d'entre elles vont entendre une messe célébrée à leur intention à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle et fleurir, dans l'encoignure d'une maison de la rue de Cléry, la statue de sainte Catherine.

Quelle est l'origine de ce culte ? Sainte Catherine, fille de roi, d'après la légende dorée, « fut surtout, écrivait l'abbé H. Bremond, patronne des jeunes filles, parce qu'elle fut la fiancée mystique du Christ, qui lui mit au doigt l'anneau nuptial. C'est aux jeunes filles que fut toujours réservé le soin de décorer les autels de sainte Catherine, de poser sur la tête de ses statues la couronne symbolique, et ce privilège disparaît le jour où la jeune fille s'est engagée dans les liens du mariage. D'où : coiffer sainte Catherine, expression qui de nos jours a un peu dévié de son sens primitif... ».

Je serais peut-être bien audacieux si j'essayais de compléter l'explication de l'abbé Bremond ! Dans le tableau qu'il brosse du Paris du XVIII^e^ siècle, Sébastien Mercier rapporte que les « monteuses de bonnets et les couturières en linge forment la partie la plus importante de la classe des grisettes ». J'imagine que les premières catherinettes, ayant gardé quelque souvenir de ces « monteuses de bonnets », auront voulu porter une fois dans leur vie, pour couronner leur patronne, cette coiffure démodée qui jadis abritait le jeune regard et le fin sourire de l'ouvrière de Paris.

Ce jour-là l'heure de l'apéritif de midi au TARDET'S CLUB fut agréablement troublée. Les fidèles habitués de MAURICE DAREMPÉ admirèrent PIERRETTE de chez JEAN PATOU qui portait à ravir un trois-quarts en vison platiné (ci-dessous) et LÉNA de chez REVILLON qui faisait valoir une veste de vison royal pastel (ci-dessus).

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte.)

ASTRAKAN, HERMIN

Il faut le proclamer : cette saison, au pays des fourrures, le vison est roi. Il l'était déjà direz-vous. Sans doute. Mais cette année, ce n'est plus souveraineté, c'est une tyrannie Partout où la vie parisienne rassemble de jolies femmes — et Dieu sait s'il est de ce endroits ! — le vison est là, et, qu'on nous passe cette expression martiale, il est même un peu là Un peu, beaucoup, passionnément !

A vrai dire, ce vison n'a plus l'air, bien souvent, d'être du vison, celui du moins qu'o connaissait. Par le bon plaisir des pelletiers et pour la joie des élégantes il s'est transformé, « caméléoniquement ». Ah ! qu'on est loin du petit animal dont un naturaliste qui n'écrivait pa sans manchettes prétendait qu'il ressemblait à la fouine. Maintenant, il montre des tons clairs il est blanc, il est pastel, royal pastel. Et si les tableaux pouvaient parler, la jeune femme a corps nacré peinte par Kisling, qu'on aperçoit sur notre photographie, réclamerait d'abor une cape pour s'y blottir.

ET VISON

A « LA RELIURE », rue du Pré-aux-Clercs, Mme MARIA MAUBAN a croisé le feu des projecteurs avec notre photographe. Elle portait pour cette rencontre une cape en hermine blanche de Russie signée JACQUES HEIM. Voilant en partie un nu de KISLING à la Galerie DROUANT-DAVID, ces deux jeunes femmes sont vêtues, l'une, à gauche, d'un manteau de vison royal pastel de MAURICE KOTLER, l'autre, d'une redingote d'astrakan garnie de vison blanc de CÉLINE LERNER.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR

« DONOGOO » ET « LA BELLE ROMBIÈRE »

La saison serait-elle aux auteurs comiques ? Réjouissons-nous, en tout cas, que le rire, avec *Donogoo* et *la Belle Rombière,* se débride en même temps à la Comédie-Française et sur la scène minuscule du théâtre de la Huchette, le plus petit de Paris.

Quelle bonne idée les Comédiens-Français ont eue de porter *Donogoo* à leur répertoire ! Cette énorme machine en deux parties et vingt-trois tableaux avait d'abord été conçue par Jules Romains comme un conte cinématographique, et c'est sous cette forme que *Donogoo Tonka* fut publié, il y a quelque trente ans, aux éditions de la Nouvelle Revue Française. L'œuvre, resserrée aux dimensions d'une pièce, fut ensuite créée en 1930 pour l'inauguration du théâtre Pigallé, que venait de construire à grands frais M. Philippe de Rothschild. L'accueil, tant du public que de la critique, fut mitigé, encore qu'on ne pût parler d'un échec.

M. Jean Meyer, responsable de la mise en scène d'aujourd'hui, a parfaitement compris que non seulement pour respecter les intentions de l'auteur, mais pour les matérialiser aux yeux du spectateur il convenait d'adopter un ton de familiarité cordiale, d'aisance populaire, de cocasserie méditée et d'humour à froid, propre aux personnages des *Copains.* La rapidité des changements de décor était aussi essentielle pour que fût maintenu le mouvement cinématographique de l'intrigue.

A cet égard le chef machiniste de la Comédie-Française lui a apporté un concours dont on ne saurait trop souligner l'importance et dont je veux saluer le mérite. Que dire, après cela, des décors de Georges Wakhévitch, sinon qu'ils sont des modèles d'ingéniosité, de goût et d'esprit ? Une rue du Vieux-Port à Marseille, un café Biard, le bureau d'un directeur de banque, une perspective de canal et de moulins aux Pays-Bas, Manhattan la nuit avec les enseignes lumineuses des boutiques et des cinémas, tout cela sert l'œuvre à souhait, et il faut placer hors de pair la scène de l'arrivée du paquebot dans le port de Rio. Le glissement d'un panneau sur l'autre fait apparaître tour à tour le Pain de Sucre, les gratte-ciel, les bateaux à l'ancre et une affiche énorme, qui a sa place éminente dans le déroulement de ce que j'oserai appeler le récit.

L'histoire de *la Donogoo Tonka* — titre selon toute apparence inspiré de la Ngoko Sangha, affaire financière plus ou moins véreuse dont il fut beaucoup parlé avant 1914 — tient furieusement du « canular », ce type de farce froide chère à l'École normale, et où Jules Romains est passé maître. On le lui a reproché quelquefois, bien à tort. *Donogoo,* à mon sens, est une sorte de féerie moderne de l'absurde. Il suffit que Lamendin rencontre Bénin sur un pont du canal Saint-Martin et que celui-ci l'envoie chez Miguel Rufisque, charlatan du dernier bateau et préfiguration fragmentaire du docteur Knock, pour que la machine sociale s'ébranle. Le professeur Yves Le Trouhadec voudrait être membre de l'Institut, mais cet excellent géographe a eu le tort, dans un de ses graves ouvrages, de décrire une ville qui n'existait pas, Donogoo. Qu'à cela ne tienne. Bénin, déchaîné, créera la ville, en commençant par mettre dans son jeu le financier marron Margajat.

On rit beaucoup tout au long de la représentation, et le premier interprète à louer est M. Jean Debucourt, qui a composé un Le Trouhadec véritablement insurpassable de drôlerie. La découpure d'abord, et ses hésitations, ses gestes embarrassés, puis le regard perdu dans le vague de la spéculation puérile, et surtout la voix, un filet de voix de tête haute et grêle, l'ensemble enfin, tout est d'un très grand et très intelligent acteur comique. Il y a lieu de féliciter aussi M. Jean Meyer, aussi à l'aise dans le rôle du plastronnant Lamendin que dans sa mise en scène. Je citerai encore Louis Seigner, excellent banquier à l'esbroufe, d'une rondeur, d'un relief surprenants. Tout le reste de la troupe se tient dans la même note, et j'ai remarqué le jeune J.-P. Jorris dans une silhouette de chercheur d'or à lunettes noires, sobre et froid.

On est heureux de pouvoir prédire à *Donogoo,* sans crainte d'erreur, une longue carrière à la Comédie-Française.

Le nombre des tableaux de *la Belle Rombière,* à la Huchette, est de trente-deux : neuf de plus que *Donogoo.* Là aussi, mais sur l'espace le plus réduit, les décors sont d'une invention ravissante, ce qui n'étonne pas de la part de Roger Chancel. Quant à la mise en scène de Georges Vitaly, elle tient du tour de force et de la prestidigitation. Installer une dizaine d'acteurs sur un plateau aussi exigu et donner l'impression d'une sorte de mouvement perpétuel, voilà qui doit être compté à ce virtuose.

Le texte de Jean Clervers et de Guillaume Hanoteau ne veut être qu'un pastiche de roman-feuilleton à la Michel Zévaco. Réduit de moitié, ce ne serait qu'un éclat de rire. Mais rien ne fatigue plus vite que la parodie. Telle qu'elle est, cette comédie d'aventures amuse. Amputée comme je viens de dire, elle amuserait davantage, les interprètes étant tous au point, singulièrement la trépidante Monique Delaroche et Jacques Fabbri.

SERGE LIFAR ET LYANE DAYDÉ DANS LE BALLET « BLANCHE-NEIGE » QUE L'ON VIENT DE CRÉER A L'OPÉRA SUR UNE MUSIQUE DE M. YVAIN.

ENTRE DEUX ACTES DE « DONOGOO », LOUIS SEIGNER ET JEAN DEBUCOURT ÉCHANGENT LEURS IMPRESSIONS TANDIS QUE M. JULES ROMAINS (CI-CONTRE) SEMBLE TRÈS SURPRIS DE CE QUE LUI DIT M. ARMAND SALACROU.

L'heure du souper au « Petit Café » de Maxim's. On y rencontre Michèle Morgan, qui nous parait bien grave, et Madeleine Renaud... souriante.

François Périer, nouveau garçon de Maxim's, et le commodore Drouilly servent André Luguet. Ci-dessous : Sousouki et son Toulouse-Lautrec.

Soirs de Paris...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Brillante chambrée à la Comédie-Française pour la reprise de *Donogoo*, de M. Jules Romains. L'armorial français occupait la corbeille, tandis que S. M. la reine de Grèce et la princesse de Yougoslavie voisinaient dans une loge. Les machinistes de chez Molière ont remporté une éclatante victoire car les changements de décors de Georges Wakhévitch ont été exécutés avec une remarquable célérité !

A l'Opéra le ballet *Blanche-Neige* a été bien accueilli, mais les vieux habitués du palais Garnier ont estimé que la musique de Maurice Yvain était... légère. Ils préfèrent sans doute les partitions ennuyeuses. D'autres spectateurs regrettaient Walt Disney et le technicolor. Des goûts et des couleurs...

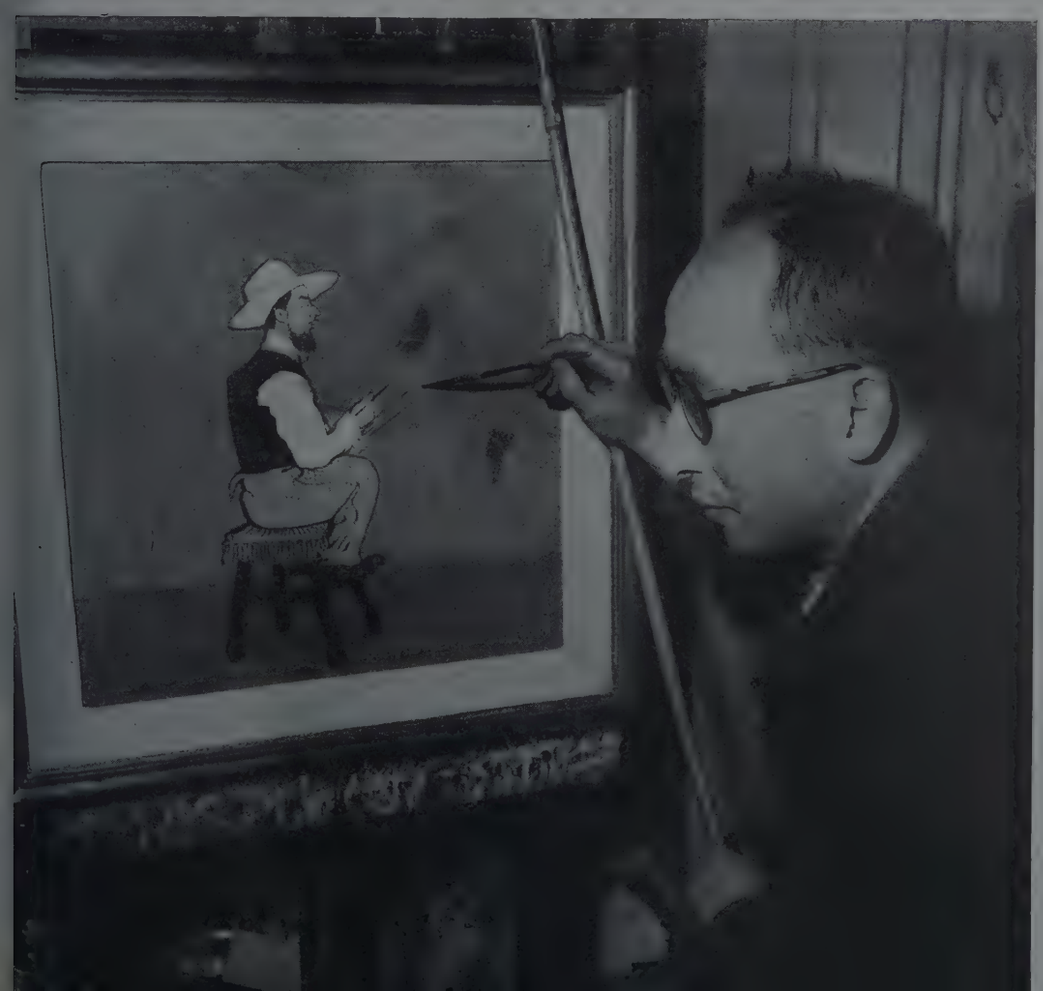
Chez Maxim's on a inauguré le « Petit Café », qui géographiquement occupe l'emplacement du bar de « l'Omnibus ». C'est un coin de Paris où l'on se retrouve avec plaisir après la sortie des théâtres.

Romi, le sympathique historiographe et collectionneur de tout ce qui est 1900 — à dix ans près — a accueilli dans sa pittoresque boutique les toiles du peintre japonais Sousouki, découvert en 1925 par André Warnod et André Salmon. Et à cette époque — déjà — Sousouki, malgré un style très personnel, faisait des « à la manière de » Toulouse-Lautrec et de Seurat.

Au siège de l'Association des Forces françaises libres a eu lieu une vente de charité organisée par la comtesse de Fleurieu. Parmi les « acheteurs » on remarquait les généraux de Larminat et Vallin, M. et M^me^ Schwob d'Héricourt. La comtesse Roumiantzoff et notre directeur artistique Marc Réal réussirent une vente aux enchères à l'américaine — ce qui est une prouesse — et vendirent très cher un disque de Germaine Sablon au profit de l'Association des F. F. L.

La Fontaine des quatre saisons mérite sa vogue actuelle, car ce cabaret présente un spectacle d'une rare qualité avec Pierre Latour dans ses histoires cocasses, la Compagnie Grenier-Hussenot, la chanteuse noire Enid Mosier et surtout les marionnettes de Georges Lafaye, qui, si elles font trois petits tours et puis s'en vont, ne s'en iront pourtant pas de nos mémoires. C'est pourquoi je vous signale ce spectacle poétique. Allez vous abreuver à la Fontaine des quatre saisons ! La source est rafraîchissante !

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte, R. Boulet et P. Bizet).



Le général de Larminat a la vente des F. F. L. Ci-dessous, la comtesse Roumiantzoff, notre directeur artistique Marc Réal, Germaine Sablon.

PETITES CHRONIQUES

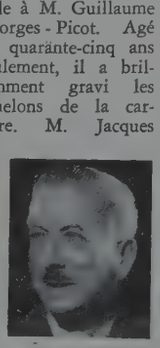
DISTINCTIONS

William Faulkner, prix Nobel de littérature 1950, s'est vu décerner récemment par le gouvernement français le grade d'officier de la Légion d'honneur. Les insignes de cette dignité ont été remis au grand écrivain américain, le 26 octobre, par M. Lionel Vasse, consul général de France à la Nouvelle-Orléans.

Nous avons appris avec un vif plaisir la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur d'un grand ami de la France, M. J. P. Spang Jr., président de la Société Gillette, à Boston. Rappelons que M. J. P. Spang Jr., ancien élève de l'Université Harvard, remit l'an dernier au consul de France à Boston les fonds qui manquaient à certains étudiants du Centre de préparation aux affaires de l'Université Harvard pour accomplir un voyage d'études en France.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Les postes d'ambassadeur en Argentine et en Espagne ont reçu de nouveaux titulaires. A Buenos-Aires, M. Guy de Girard de Charbonnière (en haut à gauche) succède à M. Guillaume Georges-Picot. Agé de quarante-cinq ans seulement, il a brillamment gravi les échelons de la carrière. M. Jacques Meyrier (en bas à droite), nommé à Madrid en remplacement de M. Hardion, a déjà occupé d'importantes fonctions. Il fut, en 1945, directeur général du Quai d'Orsay, puis ambassadeur extraordinaire en Chine nationaliste.



VERS LES CHEMINS DE FER EUROPÉENS

Les représentants de vingt-deux nations ont participé aux journées d'information récemment organisées à Annecy par la S. N. C. F. Cette réunion a consacré le succès d'une expérience qui, tentée maintes fois depuis le début du siècle en différents pays d'Europe, a été, par la S. N. C. F., pleinement réussie : l'équipement d'une ligne du réseau — en l'espèce la ligne Aix-les-Bains-La Roche-sur-Foron — en courant monophasé 50 périodes, c'est-à-dire en courant industriel normal.

Le premier avantage de cette innovation sera de réduire de 38 à 40 % les dépenses d'investissement. En outre, son extension, facilement réalisable, déjà envisagée pour d'autres pays, notamment à l'Allemagne, permettra la création d'un véritable réseau européen dans lequel nos propres constructeurs, qui ont présenté à Annecy des engins et des équipements d'une très haute qualité technique, auront certainement un rôle de premier plan à jouer.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE AU TEMPS DE LA RENAISSANCE :

Marie Bellonci, *Lucrèce Borgia, sa vie et son temps,* traduit de l'italien par Madeleine Vaussard (Plon, IV-472 pages). Il était difficile d'écrire un livre plus minutieusement documenté et plus éloigné du genre « romancé » que cette biographie d'une des figures les plus romanesques de l'histoire. L'auteur a utilisé des fonds d'archives jusqu'ici inexplorés, confronté les témoignages des contemporains, dépouillé les livres de dépenses et l'inventaire de la garde-robe de son héroïne, analysé le jugement des humanistes et des poètes. « On peut ainsi sentir s'écouler les jours et les heures de la vie de Lucrèce Borgia, la saisir dans ses gestes familiers et presque dans chaque battement de ses paupières. »

Rien ici de la légende monstrueuse de la Lucrèce de Victor Hugo, mais point de spécieuse réhabilitation. Le drame d'une vie replacé dans l'atmosphère d'intrigues, de terreur et de sensualité où grandit et sombra la fortune des Borgia.

Originaire de la région de Valence, de sang arabe et espagnol mêlés, cette famille introduisit au Vatican son génie de l'intrigue, son goût du faste, son népotisme et ses mœurs relâchées. Fille et petite-nièce d'un pape, Lucrèce eut une vie prodigieusement mouvementée, où les aventures amoureuses tiennent autant de place que la politique. Elle savait assez de latin pour lire et composer un discours ; elle aimait la poésie et l'intimité des poètes. « Elle était belle, bonne, douce et courtoise à toutes gens », au dire du chevalier Bayard. Mais sa vie privée fit scandale dans une société pourtant fort dissolue et peu soucieuse de dissimuler ses dérèglements.

Elle vécut dans une ambiance de conjurations et de crimes où les problèmes sentimentaux qui l'assaillaient tournèrent à la tragédie. « Plus je cherche à me conformer à Dieu, dit-elle, plus il m'envoie visiter. » Elle garda jusqu'à la fin de sa vie la nostalgie de sa patrie ancestrale, l'Espagne, comme d'un paradis perdu. L'histoire a noirci ses traits ; ce livre leur restitue une image d'une méticuleuse authenticité.

L'ART RELIGIEUX :

Pierre-Marie Auzas, *les Grandes Heures de Notre-Dame de Paris, huit siècles d'histoire dans la plus célèbre cathédrale de France,* préface de Paul Claudel, 206 illustrations de Pierre Joly (Editions Tel, 148 pages format album). Nul écrivain n'était plus qualifié pour présenter cette somptueuse publication que Paul Claudel, qui trouva le chemin de la foi dans la cathédrale le jour de Noël 1886 et s'entendit un jour qualifier de « chanoine d'honneur » de Notre-Dame.

Eclairée par un texte documentaire qui nous restitue toute l'histoire de la basilique, l'illustration nous révèle quantité de pièces inédites — vues, plans, etc. — qui attestent la place qu'elle a tenue dans la vie du pays.

Un choix heureux de citations tresse à la cathédrale huit fois centenaire une couronne symbolique. Elles vont des auteurs du moyen âge à notre époque en passant par Hugo, Gérard de Nerval et Péguy. Sans oublier Gandhi, qui déclarait ne pouvoir oublier « cette merveilleuse architecture » : « les hommes, dit-il, qui ont dépensé des millions pour de si divines cathédrales ne pouvaient pas ne pas avoir l'amour de Dieu dans leur cœur ».

M. Auzas nous annonce qu'un musée est en formation pour réunir les fragments de statues et de bois sculpté qui proviennent de Notre-Dame et que la Société des Amis de la cathédrale recherche, avec le concours des Monuments historiques et l'accord de l'archevêché. Il souhaite qu'un mécène se trouve pour donner à ces émouvants vestiges un asile digne d'eux.

Nous ne pouvons que nous associer à ce vœu.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

L'Union féminine civique et sociale dans ses nouveaux bureaux.

S. Exc. Mgr Courbe a béni les nouveaux locaux de l'Union féminine civique et sociale, qui s'est transférée du 25 au 37 de la rue de Valois. Une brève cérémonie a eu lieu à cette occasion. Prenant la parole, Mgr Courbe félicita l'U. F. C. S. et sa dévouée présidente, Mlle Butillard. Puis M. Charles Flory, président des Semaines sociales de France, a évoqué le rayonnement de l'action « catholique sociale ».

Le millénaire d'une abbaye.

L'abbaye de Saint-Vanne, près de Verdun, fondée en 951 par Beranger, évêque de Verdun, a célébré le 18 novembre son millénaire. S. Exc. Mgr Petit présida les cérémonies, auxquelles assistaient S. Exc. Mgr Lallier, évêque de Nancy, et plusieurs Révérends Pères abbés bénédictins.

FAIENCES DE MARSEILLE

Un musée de la faïence de Marseille et de Provence vient d'être créé dans notre grand port méditerranéen. Avant l'inauguration, prévue pour le 17 novembre, M. Henry-Jean Reynaud, commissaire général des « Amis de la faïence », et M. Curtil-Boyer, président du comité et du musée du Vieux-Marseille, ont présenté à la presse ces collections, dont la réunion constitue un juste hommage rendu à des artistes de réputation mondiale.

LA MÉCANISATION DE LA CULTURE BETTERAVIÈRE

La quatrième démonstration internationale d'arrachage mécanique, de débardage et de transport de betteraves organisée en Seine-et-Oise, à Villeron, par l'Institut technique de la betterave, a connu un gros succès. Les délégués étrangers étaient venus nombreux. On peut dire que cette démonstration, à l'organisation de laquelle le secrétaire général de l'Institut, M. Achard, avait apporté tous ses soins, marque une étape importante dans la mécanisation de la culture de la betterave à sucre.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Nous vivons une époque pressée, les « tests » de qualité ne sauraient attendre. Dernièrement sur le terrain du Cercle de l'Etrier un concours interrégional de chevaux de selle de trois ans permit de se rendre compte de la valeur des jeunes produits de notre élevage, prêts à prendre part l'année prochaine aux épreuves spécialisées. Quatre-vingts sujets anglo-arabe et demi-sang, grande et petite taille, ont été présentés. La jument alezane Chevalerie est première des anglo-arabes. Parmi les demi-sang toutes catégories les normands furent à l'honneur. Remarqué entre autres : Etoile d'Espoir, Ecuyère, de l'écurie de M. G. de Carville. Un beau temps inespéré rendit agréable la réunion. Beaucoup de monde autour des pistes : comte de Vienne, comte de Charnacé, colonel de Rolland, vicomte et vicomtesse de Prémont, Mme Villenave. L'administration des Haras était à l'origine de la manifestations ; aperçu MM. Richard et de France. Au jury, le comte de Rochefort, M. Salmon et le capitaine Clavé.

Dernier concours de plein air de la saison le tournoi de l'Isle-Adam, organisé par le club hippique local, a donné ses épreuves à proximité de la plage bien connue des Parisiens. Les membres des S. H. R. et U. étaient seuls qualifiés. M. Tojani remporte le prix du Comité sur Vitesse, et M. Philippe, de la société Bois de Vincennes, est premier sans faute au barrage en 48 secondes, avec Carabelle, dans le prix de la Ville. Un parcours de chasse par équipe fut de nouveau à l'avantage de Vincennes. Est-ce le plaisir d'applaudir des espoirs, mais la journée se révéla très brillante. La duchesse de Montmorency, Mlle Moreau, championne d'Europe de plongeon, la baronne Empain, M. et Mme H. Muller suivirent avec intérêt les tracés.

TRÉ-HARDY.

COURRIER MÉDICAL D'U. R. S. S.

Le docteur V. Lafitte nous a apporté de Moscou de précieuses informations. Il nous rappelle la portée des travaux d'Ivan Petrovitch, plus connu en France sous le nom de Pavlov. « L'orientation de la biologie soviétique est dominée, nous dit-il, par le concept du « nervisme », dans lequel le système nerveux central, et particulièrement les régions les plus spécialisées de l'écorce cérébrale, reprend la suprématie sur le système nerveux tout entier, surtout sur le système vagosymphatique. » Médecins et malades ont suffisamment abusé du grand symphatique pour que nous soyons heureux de voir son rôle ramené à de plus justes proportions. Nous suivons plus difficilement notre informateur quand il nous affirme qu'en U. R. S. S. 90 % et plus des accouchements normaux se font sans douleurs et sans anesthésique. Le docteur V. Lafitte ajoute : « faisant ainsi démentir la malédiction biblique ». Cette référence nous paraît peu dans la ligne : la douleur obstétricale est, au moins pour une grande part, conditionnée par des dispositions anatomiques qui mettent en jeu des facteurs mécaniques élémentaires, mais solidement matériels. Jusqu'à plus ample information nous ne saisissons pas comment un climat psychologique meilleur — même si cette amélioration est portée au plus haut point possible — peut suffire pour créer l'analgésie obstétricale.

R.-J. M.

LE SÉNAT A VOTÉ

Le corps du professeur Vincent, vainqueur de la fièvre thyphoïde, n'ira pas au Panthéon. Nous pensons en effet qu'il ne faut pas multiplier les hommages posthumes. Cependant nous ne pouvons pas ne pas souligner qu'un vote ne peut grandir ni diminuer le nom de celui envers qui la France, moralement et matériellement, reste débitrice... Mais qui, demain, inhumera-t-on au Panthéon ?

R.-J. M.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Edouard Herriot : *Jean Giraudoux.*

Représentant l'Académie française à l'inauguration du monument élevé à Bellac à Jean Giraudoux, M. Edouard Herriot y prononça un discours qui enchanta ses auditeurs et qui est une pénétrante analyse du génie de l'auteur de *Suzanne et le Pacifique*. Ce sont ces pages qui viennent d'être réunies en volume aux Editions de la Passerelle, et les lecteurs y prendront certainement grand plaisir. Elles sont suivies d'une remarquable étude de M. Louis Joxe qui éclaire avec humour et sensibilité la carrière du grand écrivain.

Jean Duhamel : *Louis-Philippe et la première Entente cordiale* (Editions de Flore).

Ce livre, qui représente une contribution aussi sérieuse qu'inattendue à l'histoire de la monarchie de Juillet, intéressera tous les amateurs d'ouvrages d'histoire. Ils y trouveront, avec le récit vivant et documenté de la politique qui devait rapprocher deux pays si longtemps ennemis — rapprochement au sujet duquel on prononça pour la première fois les mots d'Entente cordiale — le portrait d'un roi de France qui, au cours d'un règne de dix-huit années plein de difficultés à l'intérieur, se révéla dans les affaires extérieures un profond diplomate.

A l'aide de nombreux documents, dont certains proviennent des archives de Windsor, Jean Duhamel a écrit un récit véridique et pittoresque.

Léon Combes-Marnès : *Histoire de Corbeil à travers les siècles* (Imprimerie Typolino, Corbeil).

M. Léon Combes-Marnès est archiviste-bibliothécaire et conservateur du musée de Corbeil. Il vient d'écrire sur cette ville un très intéressant ouvrage qui en retrace l'histoire depuis les origines aux temps celtiques jusqu'en 1900. Car cette petite cité a un passé très riche. Elle fut, à plusieurs époques, le grenier et la clé militaire de la capitale, elle fut associée à d'importants événements. Cette histoire, M. Léon Combes-Marnès a su la faire revivre avec beaucoup d'érudition au cours de ce volume qu'une cinquantaine de reproductions d'estampes rendent encore plus attrayant.

NOTRE TRADITIONNEL
NUMÉRO DE NOËL

PARAITRA SAMEDI PROCHAIN

MOSAIQUES MODERNES — LA CHAPELLE DE VENCE DE MATISSE — CLOITRES MUSICAUX DE CATALOGNE — LES GESTES DE LA PRIÈRE — UN CONTE DE NOEL
et
LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN
(16 pages de hors-texte en couleurs)

RETENEZ-LE AUJOURD'HUI MÊME
CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

POUR LES ÉTATS-UNIS, LA MISE EN VENTE DE CE NUMÉRO EST EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE A
FRENCH & EUROPEAN PUBLICATIONS INC.
610 FIFTH AVENUE - NEW-YORK 20 N. Y.
BUREAUX A PARIS : 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN - PARIS-6e

CATZEFLIS. — *Portrait.*

UN PEINTRE DES BORDS DU NIL

Le peintre égyptien Catzeflis, qui expose de beaux et sensibles paysages à la Galerie Ror Volmar, peut et doit devenir un grand portraitiste ; tout concourt à le prédire : un style dépouillé, un sens aigu de la ligne — hérédité ancestrale — une grande sobriété dans les harmonies colorées et, surtout, la noble attitude de ses modèles dont l'étrange expression luit là où toute vie s'exprime, aux yeux, que son pinceau précise, que le mystère agrandit.

MAURICE SÉRULLAZ.

COURRIER MUSICAL

Quatorze ans d'absence, mais quelle rentrée ! Horowitz est à Paris. Aussitôt, une salle immense et comble pour deux concerts, d'interminables ovations, des rappels, des bis... Et le virtuose ? Ebloui-sant, inouï... trop, peut-être ; sa richesse de moyens est telle qu'on le sent tenté par d'extraordinaires recherches. Ce ne sont que frôlements impalpables, ciselures exquises, délicatesses infinies, petites merveilles successives qu'il faut tendre l'oreille pour déguster. Alors, quand s'annonce — rarissime — un vrai crescendo, préparant l'éclat magnifique des fortissimi, un frisson passe : le superbe pianiste lisztien réapparaît. Certains interprètes abusent de leur puissance. Horowitz — coquetterie suprême — prend soin de la cacher. Pourtant avec pareil artiste le bruit n'est pas à craindre ! Toutes les densités sonores, tous les coloris sont dans ses doigts. Qu'il aille franchement au but, il est sûr de ne pas se tromper, de « toucher » juste.

L. MAURICE-AMOUR.

DA

LES DOCUMENTS D'ART
MONACO
Collection
" ESCALES DU MONDE "
LA
HOLLANDE
105 PLANCHES PHOTOGRAPHIQUES
DONT 9 EN COULEURS
Texte de
PIERRE LEPROHON
Introduction générale par
ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
•
Un volume, format 18×24 :
1.950 fr.
•
Magasin d'Exposition et Vente :
ÉDITIONS TECHNIQUES
131, Bd St-GERMAIN - PARIS-6e

LE PRIX PROSPER-MONTAGNÉ

Le prix littéraire Prosper-Montagné, d'une valeur de 25.000 francs, fondé par le Club gastronomique qui porte le nom du célèbre maître de l'art culinaire, était décerné cette année pour la première fois. Il a été attribué à M. Charles Gay pour un ouvrage intitulé : *Vieux Pots, Saulces et Rosts mémorables.*

Au Canada, tout comme en France, les maillots de bain « Filés Lastex » connaissent une grande vogue. A Montréal, les directeurs des sociétés canadiennes et françaises, avec l'assistance de deux charmants modèles, discutent un point technique.

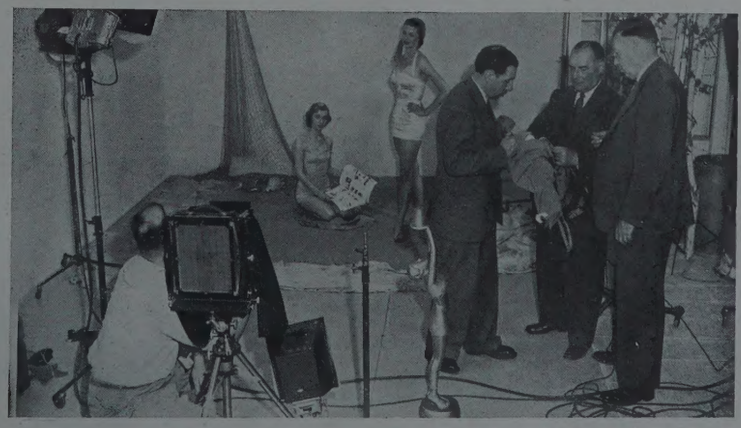
LE DINER DE RÉGIE-PRESSE

Lorsque Régie-Presse reçoit, on ne peut, certes, dire que les choses sont faites à moitié...

Aux Ambassadeurs, un dîner-spectacle réunissait autour de M. Bleustein-Blanchet, directeur général, et de Mme Cazavan, directrice commerciale, les états-majors des nombreux journaux régis par cette agence et toutes les personnalités de la publicité.

Le menu était exquis, les attractions et l'orchestre, de premier ordre.

Une atmosphère des plus sympathiques créée par mille détails et trouvailles publicitaires a fait de cette soirée l'une des plus agréables et des plus réussies de cette saison.



GALERIE
GALERIE MAI
LAURIN
peintures - dessins
12, rue Bonaparte

LES SPECTACLES
TH. des VARIÉTÉS
SACHA GUITRY
UNE FOLIE

CALENDRIER
DES CONCERTS
GAVEAU
Mardi 4 décembre
21 h. (Kiesgende Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
Vladimir ROUDJAK
Ivo MACEK

LIVRES TOUS GENRES SOLDÉS
(neufs non coupés)
val. 350 fr. depuis 50 fr.
Catalogue (32 pages) sur demande à Société
E. L. J. M. (64), 79, Grande-Rue, POITIERS.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

UN VÉRITABLE DÉGIVREUR

NOMBREUSES ont été les solutions proposées au problème du dégivrage. Il fallait réaliser un appareil d'un volume réduit pour une consommation minimum avec un maximum d'efficacité. PRECISIA a

résolu cette question : ses dégivreurs en plexiglas sont légers, incassables (leur souplesse absorbe les chocs), stables (leur faible poids ne charge pas les ventouses de fixation.) Un interrupteur facilite leur commande. Ils ont seuls obtenu en essais officiels un dégivrage parfait en 2'30" pour moins de 30 watts.

PRECISIA fabrique également les fameux condensateurs à huile visible sous plexiglas, incassables.

En vente dans tous les garages. PRECISIA, 1, rue de l'Arrivée, Enghien (Seine-et-Oise).

AVEC VOTRE VOITURE

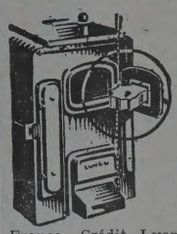
N'utilisez pour l'entretenir et la lustrer que le produit CHIK spécialement créé par SAOUTCHIK, maître carrossier à Paris depuis 1906.

CHIK vous offre des avantages exclusifs : utilisé à l'état pur, il donne rapidement un brillant durable, sans attaquer la peinture. Mélangé à l'eau de lavage, CHIK lustrera automatiquement votre voiture.

Demandez-le à votre garagiste ou accessoiriste.

SAOUTCHIK, Neuilly (Seine).

ÉCONOMISEZ 25 A 35 % DE CHARBON



en équipant vos chaudières avec l'économiseur EDCO.

Pose facile, sans frais, par simple échange des portes.

Quelques clients : Chemins de fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes-Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

Brochure gratuite sur demande. EDCO, service 20,
Paris : 216, rue de Rivoli, OPE. 87-17.
Lyon : 44, rue de Brest. F. 82-52.
Marseille : 307, rue Paradis. PR. 27-61.
Lille : 14, place Louise-de-Bettignies.
Bordeaux : 48, rue Roborel-de-Climens.
Toulouse : 9, rue Espinasse.

SURDITÉ VAINCUE

en trente jours, sans appareils coûteux et visibles, disparition de bourdonnements, retour progressif d'audition, chez soi, sans électricité. Notice discrète gratuite du Dr Reichmann, sans engagement : S. A. B. (serv. XE). 23, rue Saint-Michel, Menton (A.-M.).

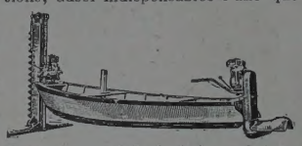
INVENTEURS !

POUR lancer vos nouveautés utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-10.

BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que



Bateau en métal équipé en bateau-faucardeur et portant le propulseur amovible.

l'autre, créées par la maison Cl. BONNET et FILS, pour l'entretien des étangs, canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage construite par la même maison.

Établissements Cl. BONNET et FILS, constructeurs, 4, place de la Bastille, Paris (4e).

LES SECRETS DÉVOILÉS DES 67 BOUTONS DU « SABRE »

Tous les secrets des 67 boutons électriques du tableau de bord de la voiture phénomène « Sabre » qui a stupéfait les visiteurs du 38e Salon vous sont révélés par *l'Automobile* du mois de novembre.

Ce sont également les plus extraordinaires chefs-d'œuvre de mécanique, les merveilles techniques (souvent passées inaperçues) et les 50 curiosités marquantes que ce même numéro vous dévoile.

Un reportage de 250 photos illustre les 7 points capitaux de la tendance 1952.

Comment la 11 CV a gagné son indépendance ; la bataille des 7 CV ; l'offensive des petites cylindrées sont les parties saillantes d'une analyse objective.

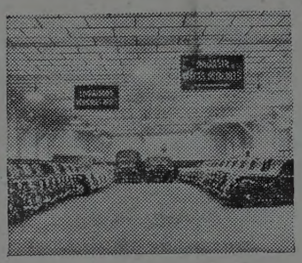
Au sommaire : tous les nouveaux scooters et vélomoteurs.

Enfin à notre banc d'essai : la 9 CV SINGER.

En vente partout : à défaut contre 80 francs à l'*Automobile*, 8, rue de Milan, Paris (9e).

CLIMATISATION

EMBELLISSEZ et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond VITREX. Vous



S. C. A., concessionnaire Citroën à Neuilly-sur-Seine, 65, av. du Roule.

réaliserez ainsi très économiquement une climatisation, hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.

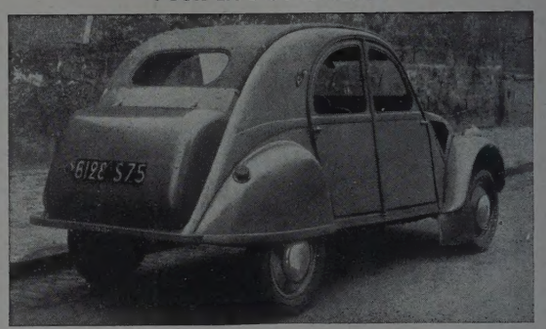
Demandez la documentation 50 à VITREX, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

UNE RÉVOLUTION DANS LE CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE !

CERTES le chauffage par le pétrole n'est pas nouveau, mais il y a révolution dans le fait qu'il existe aujourd'hui un calorifère qui, grâce à l'application du Bec Géant Super-Aladdin de renommée mondiale, offre des avantages inégalés : mise en marche instantanée, avec une simple allumette ; pointe de chauffe rapide, aucun dégagement d'odeur, de fumée ni d'oxyde de carbone ; sécurité absolue ; transportable d'une pièce à l'autre ; aucuns frais de pose ni de cheminée d'évacuation ; fonctionne avec un combustible bon marché, facile à se procurer et à emmagasiner. (Moins d'un litre en quatre heures.) Quelle économie réalisée !

Catalogue et procès-verbal du Laboratoire d'essais du Conservatoire des Arts et Métiers sur demande à INDUSTRIE ALADDIN S. A., 149, boulevard Ney, Paris (18e) (MAR. 59-53, 86-50 et 98-97.)

POUR LA 2 CV CITROËN



VOICI la malle arrière, dernière création SPEED, ainsi que les enjoliveurs de roues. Sur le plan technique les ÉTABLISSEMENTS SPEED ont créé une pipe d'admission pouvant assurer une reprise supérieure et une vitesse de pointe très sensiblement améliorée.

Pour tous renseignements : ÉTABLISSEMENTS BRISSONNET, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. MAI. 87-40.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Les premiers timbres de l'O. N. U.

Annoncés depuis plusieurs mois, les premiers timbres de l'O. N. U. ont été mis en vente à New-York le 24 octobre, pour le « jour » des Nations Unies. A Paris, l'Office philatélique de l'O. N. U. assure la vente aux amateurs depuis le début de la session actuelle. Les achats peuvent être effectués en francs français, sur la base approximative de 350 francs pour un dollar.

La première tranche de la série de poste ordinaire, seule parue jusqu'ici, comprend les valeurs suivantes : 1 cent, carmin, allégorie des Nations Unies ; 1 c. 1/2, vert, immeuble de l'O. N. U. à New-York ; 3 c., carmin et bleu pâle, et 25 c., gris et bleu pâle, drapeau des Nations Unies ; 5 c., bleu pâle, mains symbolisant l'aide à l'enfance (légende « UNICEF ») ; 1 dollar, rouge, emblème de l'O. N. U. (légende « Paix, Justice, Sécurité »). Chaque valeur porte naturellement la légende « Nations Unies » en plusieurs langues — anglais, français, russe, espagnol et chinois — les inscriptions étant réparties différemment selon les types. La série des Nations Unies doit prochainement être complétée.

J. BELLAY.

COURRIER DE LA DANSE

Rosario et Antonio

L'inspiration de Rosario et d'Antonio semble cette année décuplée, agrandie. On a beaucoup parlé de l'éblouissante technique de ces danseurs. Mais tout cela est beaucoup plus que de la danse.

Il y a la *musique*. Les courbes du corps, les dessins tracés dans l'air par les bras de Rosario dans un poème flamenco, les renversements brusques, les tours brisés d'Antonio épousent si exactement la ligne mélodique qu'elle devient visible.

Et puis il y a le *drame*.

Antonio n'a plus d'âge. Il a l'âge de l'homme et défie la mort.

Par instant le souffle contenu, le rythme refoulé, le corps immobile ne sont qu'imploration.

Le visage en tremble. Antonio qui tourne sur un genou, et Rosario, penchée, l'encerclant de sa courbe... La danse rejoint ici le cœur de la vie.

MARTINE CADIEU.

POUR LES COMBATTANTS D'INDOCHINE

Cette année encore la Croix-Rouge française a préparé pour les combattants d'Indochine un colis de Noël spécialement composé à leur intention. Elle en a même prévu pour les musulmans qui ne contiennent que des denrées pouvant être consommées par ceux-ci. Rappelons qu'en 1950 la Croix-Rouge put distribuer 17.650 colis. L'élan généreux du pays n'aura pas été moindre cette année, et nos soldats auront l'impression de n'être pas isolés sur la terre lointaine où ils luttent.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ét. Me MALLET, notaire au KREMLIN.

L'Alpe d'Huez Hôt.-Rest. « L'Igloo » ds magnif. Chalet.

Grand conf. Vente amiable imm. et fonds av. imp. mat. S'adr. Me MALLET et à M. BUSSERON, 95, r. de Monceau, Paris.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

Infroissables

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

Dans
le monde entier
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret
RIVOIRE & CARRET